

Parler des jeunes au quotidien - Nîmes (1880-1905)

par Geoffroy Fauquier, 2002

INTRODUCTION

Aux origines même de l'histoire occidentale, on trouve de nombreux témoignages relatifs aux débordements des jeunes: ceux-ci n'ont cessé de troubler la quiétude des adultes et par extension, l'ordre établi. Au 19^{ème} siècle, les discours consacrés à la jeunesse procèdent généralement d'une intention moralisante plus ou moins suggérée par leurs auteurs. D'un point de vue global, dans les discours qui leurs sont consacrés, les jeunes, ne sont pris que trop rarement au sérieux en tant que tels. Les contradictions internes à la jeunesse souvent mal comprises ne rassurent pas les adultes.

« Jeunesse »? Il apparaît clairement que le mot a pris selon les époques de nombreux sens, sans parler des variations du vocabulaire servant à désigner cette période de la vie des individus. On peut, pour autant, relever plusieurs caractéristiques communes valables pour l'historien: *le statut transitoire* de la jeunesse (entre enfance et âge adulte), *le temps d'apprentissage, de formation* inhérent à ce statut transitoire et, enfin, *l'occupation de fait d'une place marginalisée au sein de la société*.

Au regard de la jeunesse, le 19^{ème} siècle ouvre cependant une période à la fois nouvelle et originale. L'historien italien Sergio Luzzato¹ précise cette proposition: "*Qu'elle passe à l'action ou qu'elle se limite aux paroles et aux gestes la jeunesse du 19^{ème} siècle rappelle aux contemporains, tout comme à l'historien l'incontournable nouveauté du legs révolutionnaire: elle a cessé d'exister sous sa forme traditionnelle de classe d'âge à fonction sociale et culturelle, (...) elle a perdu le rôle de facteur de cohésion sociale, qu'elle détenait*".

Nous sommes tout à fait conscient des ambiguïtés relatives la notion de jeunesse. Pierre Bourdieu énonçait bien en 1980, que "*la jeunesse n'était qu'un mot*" car "*c'est par un abus de langage formidable que l'on peut subsumer le même concept à des univers sociaux qui n'ont pratiquement rien de commun*".² Nous pensons, pour ce qui nous concerne, que c'est justement en cela, que réside l'intérêt de toutes études sur la jeunesse. Notre travail présente ainsi l'objectif d'extraire de la matière des ambivalences induites par cette terminologie flottante.

1. L'objet : La jeunesse nîmoise des réformes scolaires à la Séparation

Pour ce faire, nous avons choisi pour cadre Nîmes. Il convient de présenter dans ses grands traits, la jeunesse nîmoise en cette fin du 19^{ème} siècle. Les jeunes à Nîmes évoluent dans un contexte bien particulier qui tient au statut bi confessionnel de la cité gardoise. La frange protestante est très présente dans la vie politique locale et sait défendre ses intérêts³. Depuis le 16^{ème} siècle, de nombreux affrontements, souvent sanglants, ont opposé les deux communautés. Depuis le climat est pacifié mais dès que l'ordre public est troublé, les tensions entre les communautés rivales décuplent. Naturellement, les années 1871 et 1872 ne firent pas exceptions. Notons le, car cela a son importance, les jeunes des années 80 auront eu écho de ces conflits par les acteurs eux-mêmes.

Reste que pour le début de notre période, la ville reste divisée, mais c'est une division qui se fera, toujours plus discrète: avec le double développement des idées socialistes et de l'enracinement républicain, de nouveaux clivages vont se sur imprimer sur de plus anciens. C'est d'ailleurs, à ce moment là que le thème de

¹ Sergio LUZZATO, Jeunes révoltés et révolutionnaires, in Histoire des jeunes en occident,,sous la direction de Giovanni LEVI & J-C SCHMITT, Paris, Seuil, 1996, tome 2.

² Pierre BOURDIEU, Questions de sociologie, Paris, Edition de minuit, 1980

³ Le recensement de 1861 qui précise la confession religieuse des administrés donne les chiffres suivants: 41196 catholiques, 15539 protestants, 290 juifs. Pour autant, le conseil municipal est *traditionnellement* partagé de manière à peu près égale entre élus catholiques et protestants. Le découpage des circonscriptions électorales y est pour quelque chose.

l'insécurité, trouve une formulation moderne. Celui-ci correspond à une volonté de stigmatiser une partie précise de la population de tous les méfaits: la jeunesse défavorisée⁴. La montée en épingle de ce nouveau phénomène, très palpable dans la presse religieuse, atteindra son paroxysme lors de la vague d'attentats anarchistes qui ébranleront les institutions républicaines au début des années 90. Ils rappelleront aux tenants du pouvoir, s'ils l'avaient oublié, les dangers posés par une jeunesse mal encadrée.

C'est en effet bien le problème de son encadrement qui mobilise toutes les énergies. L'école, malgré les progrès évidents qui y ont été accomplis, ne peut satisfaire toutes les attentes, y compris des jeunes eux mêmes. De plus, une bonne partie des français attachés traditionnellement à l'instruction religieuse, se montre plutôt frileuse à la laïcisation de l'enseignement par les républicains. Par leur diversité, les mouvements de jeunesse, structures de petite taille (à l'échelle du groupe de jeunes) occupent une place privilégiée, et comblent une grande part des exigences. La floraison de nombre de ces organisations à Nîmes, reflète bien le climat particulier de cette période où la *républicanisation* de la société a suscité de nombreuses réticences. Les revues animées par de jeunes chrétiens en témoignent. Elles se font l'écho des oppositions provoquées par la politique scolaire du gouvernement.

Il est néanmoins difficile, d'évoquer avec intelligence, le contexte dans lequel ces jeunes évoluent, sans soulever des problèmes (les dissensions d'ordre politique, économique ou religieux), qui sont avant tout des problèmes d'adultes. Ceci précisément parce que la jeunesse en France vit dans un monde - il n'est pas inutile de le rappeler - fait par et pour des adultes.

2. La méthode : l'analyse des discours sur la jeunesse dans la presse locale et dans les publications des groupes de jeunes

Notre travail se situe à mi-chemin entre histoire des mentalités et histoire de la presse. Nous proposons ici de saisir l'image que l'on attribue, et que l'on veut attribuer, à la jeunesse d'une population donnée, à un moment donné. Bien sûr, les jeunes ne sont pas immunisés devant le poids des schémas collectifs et des représentations types de la jeunesse. Notre travail va consister à capter les différentes déclinaisons de la notion de jeunesse, pour les contemporains, puis à les confronter à la réalité historique d'un phénomène en pleine mutation. L'analyse des discours tenu dans les journaux est un bon exercice pour y arriver.

Le cadre choisi est Nîmes, et cela se révèle d' autant plus satisfaisant. La cité gardoise, en pleine expansion depuis 1830, grâce à l'essor conjugué d' une industrie textile particulièrement dynamique, et d'un développement ferroviaire précoce, subit à partir de 1880, un net recul, lié à la concurrence nouvellement envisagée de ses deux rivales, Montpellier et Marseille. Pourtant, les nîmois, malgré le déclin du poids économique de leur ville, aiment à conserver les apparences. La santé fragile d'une presse locale, plus que jamais chauvine, en témoigne.

Pour notre période, l'utilisation de plusieurs sources complémentaires peut être envisagée. On peut trouver de nombreux témoignages, relatifs à la jeunesse et à son appréciation, dans les oeuvres littéraires, érudites, scientifiques (traité de médecine, de pédagogie ou de psychologie), dans la presse, et dans les correspondances épistolaires. Ces dernières, lorsqu'elles nous renseignent sur la vie quotidienne, ont souvent les qualités de leurs défauts: elles nous informent avant tout sur la nature des relations des jeunes avec leurs familles. Etant donné, l'objectif que nous nous sommes fixé - nous livrer à une lecture idéologique globale des discours - elles ne peuvent mériter toute notre attention. Pour ce faire, nous devons, de plus, tenir compte des spécificités d'une histoire locale, n'ayant ni discours littéraires, ni discours scientifiques propres. L'étude de la presse locale et des publications des groupes de jeunes peut, par contre, fournir à l'apprenti chercheur qui

⁴ Aux yeux d'une large partie de l'opinion publique (ceux qui lisent les journaux), la nature même de la délinquance, en fait la *soeur* du socialisme et de l'anarchisme. Par son mode de vie, ses valeurs, sa conception du monde, le marginal est l'ennemi idéologique du républicain. Une certaine presse entretient la confusion et assimile alors volontiers le délinquant asocial et l'agitateur d'extrême gauche. Nous développerons, plus loin, ce thème.

s'intéresse aux discours, une véritable mine d'informations.

Dans sa bibliographie de la presse française politique et d'informations générales des origines à 1944, Jean Watelet⁵ montre bien que dans le dernier quart du siècle, le nombre des publications quotidiennes ou hebdomadaires à Nîmes, explose: 116 entre 1880 et 1890, 16 rien que pour cette dernière année. La presse française connaît une expansion sans précédent dans le dernier quart du 19ème siècle. Au niveau régional, une partie importante des journaux, reste traditionnellement attachée au commentaire de la vie politique et culturelle locale, mais compte tenu de la concurrence, ceux-ci se spécialisent. Ainsi, toutes les tendances idéologiques nationales sont relayées par le biais d'un ou plusieurs quotidiens ou hebdomadaires, et la presse religieuse n'est pas exempte de cet engouement. Naturellement les chiffres de ventes, ainsi que les budgets de fonctionnement entre ces différentes publications sont parfois sans comparaison. Les partis politiques accordent une grande importance à la propagation de leurs idées par la presse tentant souvent de faire passer celles de leurs adversaires pour dangereuses, subversives ou démagogiques. Leurs influences, comme l'a montré Gérard Cholvy⁶, pour l'Hérault, est somme toute limitée: Malgré leur relative agressivité les journaux d'opinion prêchent essentiellement devant un lectorat déjà converti à leurs vues.

Nous proposons ici, par contre, de profiter pleinement de la diversité offerte par la presse locale et religieuse. Notre démarche n'en est que plus justifiée, puisque l'on pourra considérer que les discours qui y sont tenus reflètent bien les attentes ainsi que les partis pris idéologiques d'un lectorat spécifique, aisé à définir. Comme le précise Pierre Albert, la presse se révèle être un sujet d'étude relativement pertinent:

“ Pour redonner leur place à ces millions d'hommes ordinaires qui ont traversé l'histoire sans y laisser de trace, l'historien ne peut compter le plus souvent que sur la presse. En reliant les journaux, non seulement il redécouvre le foisonnement désordonné de l'actualité, mais surtout il se replace par l'imagination, dans la situation et l'état d'esprit du lecteur de l'époque, pouvant ainsi prendre plus nettement conscience de la relativité des faits et mieux comprendre les préoccupations réelles des contemporains.

Les journaux, archives du quotidien, placent effectivement le chercheur à un point d'observation privilégié où il peut aborder tous les aspects du monde⁷. ”

On pourra donc confronter ces nombreuses publications entre elles quant à leur discours sur la jeunesse. Il nous faudra pour cela, considérer le plus v de la production nîmoise, en essayant de donner la parole aux jeunes autant qu'il sera possible. Nous posons ainsi un postulat qui éclairera notre travail: on ne parle pas de cette période un peu imprécise qu'est la jeunesse, de la même façon si on est militant catholique ou socialiste. Autrement dit les valeurs qu'on entend défendre dans ces discours sont inhérentes aux conceptions personnelles relatives à l'organisation sociale. Nous allons donc tenter de saisir les différentes images données aux jeunes; ainsi d'un extrême à l'autre, s'esquisse une vision globale, quoique nécessairement schématisée de la jeunesse. De plus si le besoin s'en fait sentir nous pourrions toujours recourir des sources complémentaires, notamment pour ce qui touche à l'éducation. L'essentiel pour nous reste de décrypter les discours consacrés à la jeunesse, non d'étudier la presse.

3. La problématique

Dès à présent, certains problèmes s'esquissent. Comment, et à quels fins, les discours tendent à présenter diversement la jeunesse? La jeunesse constitue-t-elle un thème porteur du discours politique en général? Que défend-t-on à travers les attaques que l'on porte à une partie de celle-ci ou à son ensemble? Que signifient au contraire, les éloges, les encensements? Quelles sont les limites d'un discours politisé ou religieux sur la jeunesse? Y a-t-il des lieux communs des schémas-types partagés entre tenants d'idéologies dissemblables?

⁵ Jean WATELET, Bibliographie française politique et d'information générale des origines à 1944, le Gard. ,

⁶ Gérard CHOLVY, Géographie religieuse de l'Hérault contemporain, Montpellier, U.P.V ,1968

⁷ Pierre ALBERT, Histoire de la presse politique nationale au début de la IIIème République, thèse, Université de Paris IV, juin 1977.

Les gouvernements de la Troisième République ont accompli dans le domaine scolaire des efforts très importants. Nécessaire corollaire à la lourde tâche de l’alphabétisation du peuple, l’enseignement primaire avait pour but de donner aux enfants des quatre coins du pays une certaine image de la France: on apprenait à se sentir fier d’appartenir à une grande nation, à aimer sa patrie pour son histoire, pour sa diversité. Peut on ainsi discerner, chez les jeunes, l’émergence d’une conscience commune, constituée par le sentiment d’avoir reçu un enseignement nouveau et identique?

Nous n’aurons donc pas ici, l’inconvenance de passer sous silence, la thèse développée par Agnès Thiercé dans son excellent livre, Histoire de l’adolescence entre 1850 et 1914⁸, qui constitue, avec l’éminent travail de Michelle Perrot, nos deux livres de chevet : *“Le concept d’adolescence s’est forgé puis inscrit dans la société du 19ème siècle. Ne prenant d’abord en compte qu’une minorité-les garçons pubères de la bourgeoisie, seuls à bénéficier, au sein des collèges et des lycées d’un espace-temps propre à leur âge-, la notion a peu à peu englobé celles et ceux qui d’abord en était exclus: les classes populaires et les jeunes filles.”*

C’est bien dans cette perspective dynamique que nous entendons mener notre étude. Il nous faut donc préciser dans cette introduction, certains éléments relatifs aux mutations que connaît le regard que la société porte à la jeunesse, pour la période qui nous concerne. La jeunesse, en 1880, est encore essentiellement assimilée à la population scolaire du secondaire et du supérieur. Mais progressivement la politique de réformes scolaires menée pendant une décennie par les différents gouvernements républicains se succédant à la tête de l’Etat, (et l’adhésion populaire à ce projet éducatif) amène les élites à se pencher plus concrètement sur le sort des jeunes issus des milieux défavorisés.

Ces jeunes de la première génération massivement scolarisée ont connu le déclassement. L’impossibilité de toute ascension sociale, malgré leur niveau d’instruction les rendaient très différents de leurs collègues plus âgés ou leurs parents. Ils ont dû avaler la pilule et accepter le profond décalage existant entre la vie au travail et la vie que laissait suggérer l’école. Vers le début des années 90, ils seront les premières victimes de l’engouement sécuritaire qui traverse la société française, suite au climat de plomb qu’engendrent les attentats anarchistes. Les discours sur la jeunesse s’enrichissent alors de la figure du jeune délinquant de condition ouvrière.

Des hommes d’oeuvres et plus généralement des militants libéraux engagés vont alors s’intéresser progressivement, et de plus près aux jeunes plus ou moins défavorisés, faisant une fois encore évoluer les discours sur la jeunesse et l’image des jeunes. Les groupes de jeunes chrétiens, animés par des hommes d’église vont alors être la réponse pour canaliser les énergies, que le lycée ou l’atelier ne parviennent pourtant pas à stimuler. En ce début de siècle, l’heure est à la formation de bataillons en rangs serrés, car bientôt cela sera la Séparation. La France, un Etat laïc. Nous allons donc tenter d’apporter un éclairage régional à cette mutation du regard sur la jeunesse.

⁸ Agnès THIERCÉ, Histoire de l’adolescence (1850-1914), Paris, Belin, 1999.

PARTIE 1 – JEUNESSE ET POLITIQUE

Cette partie a pour but de nous éclairer sur l'instrumentalisation et sur la dimension politique d'un discours consacré à la jeunesse. Pour commencer, il est intéressant d'étudier un groupe de jeunes royalistes nîmois. Celui-ci est constitué de militants d'origine modeste, de déclassés plus ou moins marginaux, d'anciens militaires dirigés par des représentants de la petite bourgeoisie. Ce groupe publie une revue nommée la Massue, qui atteste de son implantation locale entre 1893 et 1894.

I. Les jeunes royalistes :

"La jeunesse se remue et ce n'est précisément pas en leur faveur, puisque cette jeunesse est royaliste. L'extension inespérée que prend le courant royaliste effraie nos maîtres, la peur a saisi la République."
La jeunesse royaliste du Gard, mai 1894

1892. Les institutions républicaines paraissent solidement ancrées, mais un jeune anarchiste nommé Ravachol est l'auteur de trois attentats à la dynamite contre des représentants de la justice. Le 9 décembre 1893, Auguste Vaillant jette une bombe à la Chambre des députés française pour le venger. La violence et la fréquence des attentats ont entraîné, le vote d'une loi de répression, la première "loi scélérate" condamnant à cinq ans d'emprisonnement toute provocation au meurtre, au vol ou à l'incendie. Cette initiative gouvernementale ne freine pour autant pas la criminalité, puisque une nouvelle vague d'attentats frappent le pays et l'opinion.

Le contexte qui voit la parution de ce court texte est donc extrêmement agité. La recrudescence d'une contestation politique anti-traditionaliste virulente a permis aux royalistes engagés de reconstituer rapidement des groupes de jeunes, particulièrement sensibles aux tensions actuelles, absorber même par la spirale de la violence qui découle de l'agitation sociale. L'agitation anarchiste en déstabilisant l'ordre bourgeois, a pu exposer aux grands jours ses défaillances, et du coup soulever l'hypothèse, que par l'action directe, on pouvait affaiblir durablement le régime. Si "*la peur saisit la République*" ce n'est pas le fait des royalistes, qui profitent pourtant de la situation pour multiplier les provocations, ou jouer aux victimes de l'aliénation républicaine:

"D'aucuns poussent des cris de bête fauve affirmant que la jeunesse royaliste est en retard d'un siècle. Sous l'empire de la peur on va plus loin: à Paris, on a enlevé l'inscription que la jeunesse royaliste avait placée sur la couronne qu'elle a offert à Jeanne d'Arc!"

a) Jouer avec la peur

Tout le travail des rédacteurs de la Massue, l'organe des jeunesses royalistes du Gard et de l'Hérault consiste à donner au mouvement, par leurs écrits, une importance sur le plan local, strictement démentie par la réalité. Il faut "bluffer" quand aux moyens d'actions concrets dont la J.R dispose, il faut présenter les faits d'une manière à faciliter le recrutement et la diffusion des idées royalistes. Ainsi lorsque en juin 1894, le président de la République, Sadi Carnot, est assassiné par un jeune italien nommé Caserio, la rédaction profite de l'incident, qui inclinerait plutôt au consensus, pour attaquer la politique scolaire et sociale du gouvernement:

"Nul doute que sa mort ait dominé sa vie, Carnot dans les limites de son pouvoir constitutionnel a pris sa part dans la persécution religieuse de notre temps et dans l'enfantement de cette anarchie dont il a été la victime²."

Nul doute que cet événement est chargé, pour les contemporains de sens. L'auteur prend ainsi un malin plaisir à le restituer dans l'histoire de France afin de mieux pouvoir souligner sa relativité: "*Comme Henri*

¹ La Massue, n°24, 27 mai 1894

² La Massue, n°30, 1 juillet 1894

IV, son coeur fut frappé par le poignard d'un fanatique. Le parallèle s'arrête là, Henri IV a, en effet, donné à son pays la paix religieuse³."

Cette référence n'est pas innocente. Nombreuses dans la Massue, elles renvoient toutes à une certaine conception de l'Histoire, partagées par l'ensemble des militants. Les jeunes royalistes sont en effet certains que le passé convient d'être imité dans le respect de traditions intangibles où chacun est, du fait de sa naissance, assigné à occuper un rôle spécifique dans la société. A l'image du " *fils du roi qui succède à son père*⁴", l'Histoire est avant tout question de reproduction, de permanences. Mais le présent est un temps de troubles et d'incertitudes. Le siècle est de nature révolutionnaire. Ecarté d'un geste par le dogme du progrès, le passé ne peut plus être tout fait compris car il était avant tout respect et déférences pour les ancêtres, non de remise en cause de leurs valeurs :

« N'est ce pas au moment où le pays peut sombrer à tout moment dans la dictature ou l'anarchie, que le peuple sait si peu de son histoire, que l'enseignement de Dieu est proscrit par l'Etat ⁵?"

Les projets inaugurés par la constitution sociale enfantée par la 3ème République, sont, dans la logique de ces jeunes militants, voués à l'échec puisque l'instruction n'encourage plus la moralité des jeunes. La volonté d'instruire, même de manière rudimentaire, une part toujours plus grande de la population, de substituer à l'enseignement traditionnel, un modèle moderne, apparaît comme la meilleure moyen de contribuer à alimenter la délinquance des plus jeunes. La rédaction de la Massue profite ainsi du procès Henry, pour souligner avec fermeté ce point:

" Il est seulement un de ces malheureux ennemis de la société qui a eu le malheur de croire, dans son exaltation, que la suppression des bourgeois est le remède capital aux maux dont nous souffrons. Ayons un instant de sympathie, pour ce jeune anarchiste militant qui ne pense qu' à supprimer sans chercher à remplacer. Son procès était d'un genre nouveau, celui d'un bachelier de vingt ans, qui a fabriqué cette bombe suivant les formules apprises en cours de chimie. Un grand organe de Toulouse disait en parlant des professeurs qui avait loué à l'audition son savoir et son intelligence: Vous lui avez tout enseigné dites vous; lui avez vous appris le catéchisme⁶ ?"

A la lecture des discours des jeunes royalistes, la situation politique et sociale est décrite d'une manière explosive. Les jeunes utilisent ainsi sciemment une rhétorique tout à fait guerrière dans leurs articles. Nombreux à revenir du service militaire, ils ont vu les épreuves du régiment fortement modelé leur expérience. Leur enfance, marquée plus ou moins directement par le souvenir de la défaite française de 1870 a été le terreau fertile, sur lequel s'est construit des rêves inassouvis de revanche ; rêves dans lesquels se confondent les images du jeune et du soldat. La relève doit laver l'affront. C'est le cliché du fils qui venge le père et qui galvanise le groupe. Et naturellement dans leur programme politique, les jeunes royalistes n'hésitent pas à se présenter comme un véritable mouvement armé fanatisé :

"De programme politique personne ne peut en attendre de nous. Soldats d'avant-garde, nous sommes pénétrés de cette vérité que nous avons apprise au régiment, en même temps que le maniement des armes, que la discipline fait la force principale des armées. Monsieur le Comte de Paris, veut bien nous promettre sa direction, nous le suivrons avec autant de respect que de soumission⁷."

b) Une avant garde se met au service de la Restauration du passé

Le mouvement est à structure pyramidale, reproduisant les principes du système monarchique. Les

³ *Ibid.*

⁴ La Massue, n°27, 7 juin 1894

⁵ La Massue, n°26, 1 juin 1894

⁶ La Massue, n°23, 13 mai 1894

⁷ La Massue n°28, 14 juin 1894

jeunes constitués en troupes d'élite, exécutent la volonté d'un chef quasi mystique, dont les origines familiales semblent remonter aux origines nationales mêmes, Philippe, comte de Paris. La mort du comte de Chambord, en 1883, avait en effet, fait disparaître la vieille division entre orléanistes et légitimistes. Ces derniers s'étant ralliés au nouveau prétendant. Philippe sembla sur son seul nom, réunir l'ensemble des aspirations monarchistes, et détenir l'approbation tacite des grandes familles royalistes: *"celui-ci sentit la nécessité de rénover la formule monarchique en l'appuyant sur une base plus populaire, notamment l'étendre aux bonapartistes, sentimentalement plébiscitaires"*⁸. Ainsi, pour recruter de nouveaux membres, l'encadrement des jeunes royalistes ratisse large. Il s'agit pour autant d'accréditer l'idée que ces jeunes auront à jouer dans la lutte qui les concerne un rôle actif, leur permettant de se distinguer du commun des mortels. Le mouvement leur permet de se situer ainsi, à *"l'avant-garde de la société, mettant au service de la cause, non seulement leur dévouement, mais aussi tout l'entrain dont est susceptible une réunion de jeunes"* malgré leur origine modeste. Ils forment en quelque sorte, la garde rapprochée du Comte et, dans cette construction strictement hiérarchique, ils peuvent par leurs initiatives prétendre côtoyer les sommets et refaire l'Histoire:

*"Nous grouperons les uns et les autres au gros de l'armée monarchique, formant autour du Prince, une majorité comme jamais gouvernement républicain n'en a connu en France. Nous défendrons les intérêts religieux, comme par le passé, non par calcul mais par conviction, de même que nous soutenons la cause monarchique non par amour pour le Prince, mais par amour pour la Patrie. Le Prince n'admet aucune autre forme de fidélité"*⁹.

La nécessité de redonner à la France, un roi passe pour essentiel, il s'agit d'un devoir sacré constituant, à bouleverser l'ordre établi, pour engendrer un brusque retour en arrière, rendant le pouvoir aux forces multiséculaires que sont l'Église et la Monarchie. Tel est le sens de l'engagement des jeunes militants qui ont besoin de résoudre certaines contradictions. Qu'ont-ils à gagner réellement de la restauration de la monarchie? Le message de soutien qu'envoie le comte de Paris aux fédérations départementales de la jeunesse royaliste de France en mai 1894, répond à certaines de ces questions:

*"Messieurs, vous avez raison de rappeler au début de votre adresse les encouragements que je vous ai donnés et qui ont contribué à la réunion du premier congrès de la jeunesse royaliste de France. J'attache en effet, une grande importance à la formation et au développement de ces groupes qui sont une des manifestations les plus éclatantes de la vitalité de notre parti. Mes conseils et ma direction ne vous feront jamais défaut; ceux d'entre vous qui ont déjà fait le pèlerinage de l'exil le savent par expérience. La fermeté avec laquelle, vous affirmez vos convictions politiques est la meilleure réponse à ceux qui osent dire que l'esprit monarchique est mort en France. La jeunesse ne s'attache pas à ce qui est mort, car elle représente la vie et l'avenir"*¹⁰.

Le Prince résout un épineux problème: par son appui, il fait figure de celui au travers duquel on peut établir un lien actuel entre le passé obscurci par la Révolution et l'avenir lumineux que laisse présager les réalisations futures des jeunes générations du présent. La Monarchie pourra être rétablie, puisque son héritier s'appuie sur la jeunesse, force vitale de la Nation. Fortement influencé par l'expérience militaire, les jeunes royalistes, nous l'avons déjà souligné, ont surtout appris pour l'instant à obéir à un chef, ils transposent ainsi les valeurs et les codes de l'univers militaire dans la société civile, refusant avant tout d'affronter le monde tel qu'il est. *"Cette témérité, qu'il y a, à vouloir réformer l'univers"*¹¹, est symptomatique de tous les jeunes engagés, mais chez les jeunes royalistes, ce manque de réalisme renvoie d'une façon très prégnante aux refoulements de leur propre marginalité. D'où l'obstiné et nécessaire ton emphatique du Comte sur la suite de la lettre:

"C'est l'avenir que vous préparez, et dans cette campagne que vous avez entreprise, vous saurez joindre à l'intelligence réfléchie des besoins nouveaux de la société, l'entrain et l'ardeur qui sont le

⁸ Paul M. BOUJU et Henri DUBOIS, La Troisième République (1870-1940), Paris, P.U.F, treizième édition corrigée, 1995.

⁹ La Massue n°28, 14 juin 1894.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ La Massue, n°31, 7 juillet 1894

*privilège de votre âge."*¹³

La rhétorique élogieuse du "Prince" a pour mérite de donner de la jeunesse une définition dynamique, puisque celle-ci insiste sur la contemporanéité, la faculté d'innovation des jeunes, alors qu'il leur est généralement reproché. :

"La restauration du roi légitime c'est notre seul espoir de salut, et c'est pour être prêt au moment décisif, que partout, en ce moment s'organise cette jeunesse qui est la Foi, l'Enthousiasme, l'Activité, qui est l'Avenir¹⁴."

Le Comte, par sa position d'héritier sans trône, incarne plus le chef spirituel des jeunes qu'un grand chef politique. En cela, comme les jeunes, et malgré son âge plus avancé, il est lui aussi en *devenir*. C'est donc comme si les jeunes ne pouvaient gagner leur accession au monde des adultes, qu'en mettant fin à la situation précaire du Prince. Comme ses adeptes, celui n'est pas reconnu. Il ne remplit pas une fonction à sa juste valeur. D'où le recours systématique à l'image des jeunes comme "*avenir*" de la société: ne faut-il pas conclure alors, que implicitement, la vie de militant royaliste, permet à celui qui la mène de ne pas mettre de côté ses souvenirs de jeunesse? En aménageant un temps et un espace, pour retrouver l'esprit de camaraderie les animaient au régiment, les jeunes fuient les responsabilités plus concrètes des adultes. En outre, l'encadrement favorise le développement d'une rhétorique avant-gardiste au sein des groupes de jeunes, parce que celle-ci correspond au caractère du leader des royalistes, dont la qualité principale a sans doute résidé, contrairement à son prédécesseur, dans la conscience aiguë qu'il avait de la société de son temps. Il modernisa ses réseaux de soutien. Les articles que nous avons trouvés dans la Massue, sont finalement taillés à son image et renvoient point par point à ses conceptions. Faut-il comprendre ainsi que l'on ne peut trouver dans les revues de jeunesse que des discours orientés ?

L'utilisation d'un discours sur les jeunes, chez les royalistes, en s'articulant donc autour de la notion d'héritier, encourage la restructuration du fondement social. Elle fait ainsi perdurer le mythe du dauphin dépossédé, qui passe par une valorisation du jeune comme porteur des espoirs de la génération future. Le mythe du dauphin, implique ainsi une identification générationnelle fondée sur la revivification des bases traditionnelles: la doctrine monarchiste, par l'élargissement du recrutement des J.R, se construit une base de sympathisants au sein de la jeunesse, y introduisant ainsi une certaine culture aristocratique. L'abstraction du mythe générationnel domine l'action locale. Ce n'est pas de Nîmes qu'on va remettre le Roi au pouvoir mais l'action militante aux services des J.R, sert à accréditer l'idée que l'on participe à reconquérir les espoirs déçus par la génération précédente. L'impossible identification à la génération parentale alimente la marginalité de ces jeunes royalistes, au christianisme différent. Celui-ci tend à valoriser l'idéal martyrologue des jeunes, à travers la notion de Patrie, et à faire l'exaltation des valeurs individuelles, au lieu de tenter de les juguler au nom d'un idéal moral: le sang bleu a muté et à l'image du Sacré Coeur, plus il coulera, plus il se purifiera.

Les discours royalistes sont donc dans une perpétuelle oscillation qui mélange et déforme aussi bien le passé, le présent que le futur. Composés de déçus et de réactionnaires, les jeunes royalistes sont assimilables à certains courants de l'ultra-droite française de cette fin de siècle, mais dans un climat de restauration de l'ordre moral, leur marginalité les rend équivoques. On sent chez eux la volonté nettement affirmée d'avoir un destin hors du commun, ce qui apparaîtrait ainsi comme la preuve irréfutable de la noblesse de leur sang.

II . Les jeunes vus par la presse socialiste

" La richesse est la démoralisation de l'espèce humaine. Quand on se rend compte des débauches et des passions anti-naturelles des riches, quand on voit des jeunes gens que la fortune a pourri, on se dit: "S' ils n' avaient pas été riches, ils auraient pu être bons, honnêtes, ils n' auraient pas connu des débauches avec ses déplorables conséquences ni corrompu les autres de par leur propre corruption".

¹³ La Massue, n°28, 14 juin 1894.

¹⁴ La Massue, n°27, 7 juin 1894.

La misère, cause de l'ignorance, ne pousse t-elle pas au découragement, à l'abandon de soi même, à la démoralisation? Quelle terrible tentation pour beaucoup de jeunes filles pauvres: elles n' ont qu' à vouloir et, au prix de servir de chair à plaisir à ces dégoûtants bourgeois, la misère fera place, pour elles, au luxe! "

L'ouvrier socialiste, le Socialiste du Gard, 16 juillet 1887.

Plus qu'un gage d'anonymat la signature équivoque de cet article reflète bien l'intention de son auteur : suggérer l'idée qu'il aurait pu être écrit par n'importe quel ouvrier. Il est ici fait état de la jeunesse bourgeoise. Celle-ci à l'image de ses parents, exploitant la classe ouvrière profite de la détresse et de la pauvreté. Devant elle, se dresse, l'ouvrier d'élite. Celui-ci est militant socialiste, plus ou moins bien instruit de la doctrine marxiste et poursuit inlassablement l'objectif de faire adhérer l'ensemble des travailleurs exploités à son projet social. Pour ce faire celui-ci doit parvenir à stimuler l'émergence d'une conscience de classe au sein de ses camarades ouvriers. Même si les inégalités sociales sont, de par leur ampleur, très frappantes, elles doivent être, dans ses discours, encore amplifiées afin d'unifier les opinions autour de la notion de lutte des classes. Le moyen le plus simple consiste à en exacerber ce qui semble unir spécifiquement tous les membres de la classe ouvrière: l'horreur du quotidien à l'usine et l'aversion du bourgeois qui en découle.

a) L'aversion du bourgeois

La jeunesse bourgeoise constitue ainsi, pour le militant ouvrier, un exutoire idéal. Sa raison d'être, elle la doit toute entière à l'asservissement dont est victime le prolétariat, puisque elle consiste à une prolongation de l'enfance en une période non productive d'accumulation de connaissances où l'individu reste à la charge de ses parents. Pour le militant socialiste, celle-ci ne vise qu'à légitimer la position sociale future des jeunes dans sa plus stricte reproduction. L'oisiveté des jeunes bourgeois fait particulièrement horreur aux ouvriers parce que l'inactivité leur est inconnue. Ils payent pour que d'autres bénéficient d'une instruction qui permet le développement intellectuel et qui entend "protéger" les corps. L'immense majorité des jeunes est ainsi sacrifiée au profit d'une poignée d'entre eux.

De plus la propagation du modèle conjugal bourgeois, en inculquant la hantise du pêché de chair et en entretenant sur les filles son idéal de virginité, pousse les garçons à aller faire leur apprentissage sexuel dans les maisons de tolérance. Alain Corbin note d'ailleurs à ce propos: "*Fréquenter la maison, c'est aussi aller à la rencontre du peuple que l'on craint tout en affectant de le courtiser. Avec les filles publiques se déroule un perpétuel carnaval qui désamorce les anxiétés dominantes du bourgeois: celles que lui inspirent le peuple et les femmes* ¹⁵." Or, les prostituées sont issues des couches défavorisées, et celles qui ont fait le choix d'exercer cette activité font pour leur milieu d'origine, figure de véritables traîtresses. Il peut être ainsi intéressant de remarquer le souci de protection dont l'auteur fait preuve au sujet des filles qui apparaissent comme étant les membres les plus exposés et vulnérables de la classe ouvrière, tout en taisant les abus dont elles sont victimes de la part même des prolétaires. Ce silence renvoie à la réalité alarmante de la condition féminine dans les milieux populaires. Les prostituées apparaissent surtout comme celles qui ont choisi de mettre un terme à une vie marquée par l'obéissance aux hommes: l'exploitation de leurs corps constitue ainsi paradoxalement la meilleure preuve de leurs refus de toute autorité masculine et donc, de leur volonté d'émancipation. Gardons en vue que le souci de contrôler et de maîtriser les ardeurs féminines est commun, dans la société française de la fin du 19^{ème} siècle, à toutes les classes sociales. Lorsque l'auteur évoque le "*luxe*" dans lequel évolue les prostituées, ce n'est que pour signifier que celles-ci grimées en fonction des fantasmes bourgeois ont perdu leur dignité: en se travestissant pour correspondre à certains critères esthétiques qui témoignent des goûts particuliers de la clientèle bourgeoise, elles ont dissimulé les signes trop visibles de leurs origines.

Dans la perspective de la lutte des classes, les jeunes bourgeois d'aujourd'hui détiendront de manière effective, le capital demain. Il n'y a donc pas de différences à faire entre eux et leurs aînés, la similitude des âges ne peut se substituer à l'appartenance de classe. Il faut donc, dès à présent, grossir les rangs de la classe ouvrière, en vue de la prise de pouvoir du prolétariat. Il est donc légitime de voir en chaque prostituée, une mère en moins susceptible de donner un ou plusieurs fils à la cause révolutionnaire. La misère dans laquelle

¹⁵ A CORBIN, La prostituée in J.P ARON, Misérable et glorieuse, la femme du 19^{ème} siècle, Fayard, Paris, 1980.

vivent les ouvriers, oblige pourtant les familles à se livrer à une véritable politique de contrôle des naissances dont la diffusion du malthusianisme, bien connu de la bourgeoisie, constitue le préambule nécessaire¹⁶. De nombreuses conférences sont ainsi données à Nîmes, entre 1890 et 1900, afin de veiller à l'éducation sexuelle du prolétariat. Comme le souligne Michelle Perrot, elle restait encore à faire largement, les ouvriers ayant longtemps cru, par exemple, que pour éviter d'avoir des enfants, il suffisait de faire l'amour debout¹⁷. Certaines d'entre elles nous sont rapportées par la presse d'obédience socialiste, et on peut y lire, de manière quasi-systématique, la volonté de stigmatiser la jeunesse favorisée. Le Sifflet¹⁸, en octobre 1892, relate ainsi les tensions qui ont accompagné le déroulement d'une conférence tenue, par Madame Huot. Celle-ci fait alors figure de digne ambassadrice de cette frange de la petite bourgeoisie, qui s'était jusqu'alors, peu préoccupée du triste sort des femmes (et en particulier des plus jeunes d'entre elles) dans le milieu ouvrier:

"Par une ironie étrange, la conférence a été troublée par les fils de bourgeois. Les futurs médecins et avocats (...) que des parents avisés, créèrent pourtant avec parcimonie, ont jugé digne de leur race de huer des théories qu'ils mettront plus tard en pratique.(...) Ils auraient eu le droit de déclarer que la doctrine malthusienne est inapplicable à la société, que ce prêche de l'anéantissement progressif de la race humaine est immoral, s'ils avaient compris que pour donner naissance à d'aussi féroces théories, il faut que la misère soit épouvantable en bien des lieux pour que l'on offre l'unique ressource de l'émasculatation, à ceux qui veulent échapper à la faim¹⁹."

La haine de la bourgeoisie est infiniment palpable dans ces propos. Il s'agit d'une classe, qui pour maintenir sa domination, entretient le peuple dans un semi état d'ignorance, puisque l'usine désapprend ce que l'école avait inégalement enseigné. Comment alors comprendre le débat sur la laïcisation de l'instruction, qui agite les élites de la société française, devant l'importance, que revêt pour les classes laborieuses, l'exigence de sa gratuité et de son obligation? Certes l'enseignement de la morale religieuse est écarté et cela suscite de nombreuses controverses. Les bourgeois ne se rendent pas compte, cependant, que l'état de pauvreté dans lequel est maintenue la population servile, constitue la plus triste expression de l'immoralité des temps présent. Ils ont ainsi "bon dos" de stigmatiser les dépravations populaires: les militants socialistes ne peuvent voir dans les tentatives menées pour moraliser le peuple, qu'un prétexte à l'entretien des antagonismes de classes.

De la même manière l'expérience du jeune ouvrier est conditionnée par le service militaire obligatoire. Contrairement aux étudiants, il ne pourra déroger à l'appel, que si les autorités médicales, le jugent inapte à satisfaire les conditions d'entrée dans l'armée. Précisons que dans les couches populaires, il est généralement mal vu d'être réformé. Cela attire en effet, la suspicion sur son état de santé et rend plus difficile la quête de l'épouse²⁰. L'établissement du service militaire, vu par les républicains comme une oeuvre purement démocratique, où toutes les classes sociales sont amenées à se mélanger, suscite chez les jeunes ouvriers des angoisses profondes. Peut-on trouver mode de vie plus opposé au leur, que celui de la caserne? De plus, la Grande Muette est, sans aucun doute, l'institution comportant en son sein, le plus d'éléments conservateurs et réactionnaires alors que le culte de la Patrie ne présente, pour le jeune militant socialiste, que peu de sens :

"La bourgeoisie comprend que seule l'armée lui permettra de conserver ses privilèges (...). Elle s'efforce ainsi de griser les jeunes gens en leur parlant du drapeau, de la patrie. Si les malheureux, à leur arrivée au régiment comprennent qu'ils ont été dupes, on les menace du bagne et la plus grande partie se soumet. On n'embrasse l'état militaire que dans l'espoir de tuer des hommes, et quand on n'est pas forcé à tuer ceux des autres nations, on extermine les siens. Les professionnels du militarisme ne sont que des souteneurs du capital, des pourvoyeurs de la mort²¹."

¹⁶ Tout le style de vie bourgeois est liée à ce malthusianisme: relations sociales, rôle assignée à la femme, amour et mariage.

¹⁷ M. PERROT, De l'atelier à l'usine: la jeunesse ouvrière in G. LEVI et J.C. SCHMITT, Histoire des jeunes en Occident, Seuil, Paris, 1996.

¹⁸ Journal socialiste et antisémite d'opinion (1886-1892).

¹⁹ Le Sifflet, 9 octobre 1892.

²⁰ A. THIÉRCÉ, Histoire de l'adolescence, Belin, Paris, 1999.

²¹ Le Combat Social, n°66, 5 avril 1903.

Devant le développement généralisé de l'exploitation de toute une partie de la population en Europe occidentale, les contentieux qui opposent les nations paraissent ainsi, de moindre importance. Si par exemple, la France décide de régler par les armes, la question de l'Alsace et de la Lorraine, on peut se demander quel sera le coût humain de l'opération? La rivalité franco-allemande n'a pas pour autant empêché, jusqu' à présent, l'expansion du capitalisme et dans ces deux pays. Pire, elle a contribué à opposer deux populations tout aussi exposées aux aspects négatifs induits par les développements de l'industrialisation. L'enjeu de la lutte des classes n'est pas national mais international et doit aboutir à l'entente entre les peuples par delà les frontières:

“Nous faisons appel aux gens de coeur pour venir nous seconder dans la lutte que nous faisons à la bourgeoisie pour nous débarrasser de cette maudite caste. En déclarant la guerre, c'est des centaines de milliers d'hommes que l'on sacrifiera. Nous ne pouvons douter que la jeunesse sera réfractaire à ce massacre organisé tendant à disséminer les rangs des partisans de la justice (...). On ne peut douter alors, que face à face avec les allemands, elle retourne contre tous ces panacées à galons, ses armes, et que dans un sentiment de fraternité, elle tende la main à ses compagnons de combat²².”

On connaît le sort que l'état-major français réserva aux mutins pendant la première guerre mondiale.... Le champ de bataille est ici vu, à l'image de l'usine, comme le lieu intrinsèque de l'exploitation bourgeoise. Il importe donc, pour les activistes socialistes d'insister sur l'urgence et la nature profondément positive de la contestation en particulier s'il s'agit de lutter contre l'autoritarisme des officiers:

“Non, les disciplinaires ne sont pas des mauvais sujets, nous affirmons même le contraire. En général, les révoltés sont des hommes intelligents qui refusent de se soumettre aux exigences barbares du militarisme²³.”

B) La funeste influence du milieu

Il faut absolument inciter les ouvriers à la révolte. On peut comprendre que la majorité d'entre eux soit plutôt frileux à envisager de s'investir dans d'amples mouvements de contestation, ou plus simplement de mener une grève, même si les motifs de mécontentement sont légions. A la peur légitime de perdre son travail (et donc sa seule source de revenu), répondent le souvenir angoissé de révoltes réprimées dans le sang. Les ouvriers ont généralement gardé en mémoire l'effroyable répression de l'insurrection de la Commune. Les historiens ont d' ailleurs récemment mis en avant la jeunesse des forces répressives, composées à Paris de nouveaux arrivants, comparée à l'âge plus avancé des émeutiers²⁴. Il est donc nécessaire, pour catalyser les énergies, d'assimiler la figure de l'insurgé à celle du héros, et inversement de diaboliser ceux qui auraient, en choisissant le camp du maintien de l'ordre bourgeois, trahi les intérêts de classe communs. Pour mieux ancrer cette certitude dans l'esprit des ouvriers, il faut également montrer que même les choses les plus précieuses ne sont pas acquises: la plus grande perversité de l'exploitation capitaliste, réside ainsi dans le fait, qu'elle s'attaque à la cohésion des familles. Les pères, de par l'image ingrate de leur travail (qui symbolise aussi l'unique horizon des jeunes), et des faibles bénéfiques qu'ils en retirent, ne peuvent maintenir leur autorité trop longtemps sur leur descendance. La jeunesse, première victime de l'aliénation capitaliste est donc conditionnée pour se retourner potentiellement contre ses géniteurs:

“Quand les travailleurs ont voulu sortir du bourbier insalubre dans lequel les bourgeois les tiennent, par la révolte, la classe fortunée et titrée a trouvé des hommes assez lâches pour se vendre, à un vil prix, et pour retourner leurs fusils contre les travailleurs qui ne voulaient pas avoir à produire pour un tas de parasites, qui pour toute récompense, violent leurs filles et font, de leurs fils, les égorgés du père²⁵.”

De la même manière quand un enfant seulement habitué à la misère essaie naïvement, d'aider les siens, celui-ci ne peut bénéficier d'aucune circonstance atténuante. Le capitaliste est du côté de la loi et la loi

²² Le Socialiste du Gard, n°3, 16 juillet 1887.

²³ *Ibid.*

²⁴ S.LUZZATO, jeunes révoltés et révolutionnaires in G.LEVI et J.C.SCHMITT, Histoire des jeunes en Occident, Seuil, Paris, 1996.

²⁵ Le Socialiste du Gard, n°6, 5 aout 1887.

renforce les antagonismes de classe en protégeant la propriété privée. L'évocation d'une enfance martyre doit encourager l'adhésion des cœurs au projet socialiste. Les jeunes désormais presque adultes, sont encore très sensibilisés à cette image:

“Les cheveux blonds sans reflet, mal coupés, se hérissaient par places faisant apparaître plus pittoresques sa figure maigriotte d'enfant lymphatique. Un gardien de la paix le traînait par la manche marchant à grand pas vers le commissariat de police.

Le voleur d'aujourd'hui n'avait que dix ans. Son père, il y a un an avait été broyé par une machine à l'atelier laissant une femme et trois enfants. Le patron avait offert à la veuve 200 francs, abominable estimation de la vie d'un homme. Le matin, l'aîné avait vu, dit-il, sa mère mettre des souliers sans bas. Sa pensée revenait sans cesse sur cela: “le froid allait la faire mourir comme papa!” Avant de rentrer, il marcha dans la rue et vit une boutique où des bas étaient étalonnés par centaine: il allongea le bras...Allons donc, coeur merveilleux, enfant sublime, c'est toi qui a raison contre la société²⁶.”

Une autre illustration de la partialité dans l'application de la loi, stigmatisant la jeunesse populaire nous est donnée par l' Oeuvre Socialiste. L'auteur cherche à démontrer qu'en matière de répression de la petite délinquance, il y aurait comme “deux poids, deux mesures²⁷”:

“Lorsqu' un jeune malheureux crevant de faim, vole un pain à l'étalage d'un boulanger, un agent le voit, l'arrête, le maintient en arrestation. Il est même souvent condamné.

Aujourd'hui un faiseur d'épate, un fils à papa, a adroitement subtilisé la galette d'un galotin. Les agents qui constatèrent de visu le fait, ne prirent pas la peine d'aller plus loin: ils se contentèrent de recevoir la bénédiction du vicaire, qui reconnaissant dans le voleur, un pratiquant, a refusé de porter plainte.”

Il existe donc une certaine hypocrisie dans les discours bourgeois qui cherchent des réponses à la délinquance juvénile: en arguant que l'âge même des jeunes constitue un facteur criminogène. On tient ainsi rarement l'explication sociologique, qui postule à une déterminante influence du milieu sur l' individu, pour valable. Les anecdotes concernant les petits larcins effectués par des mineurs illustrent généralement bien cette idée :

“Des bourgeois curieux interrogèrent. Un voleur, quoi! Pincé au moment où il chipait à l'étalage d'un maraîcher! C'est scandaleux disait l'un, alors que l'autre se contentait de féliciter chaleureusement les agents ayant arrêté ce petit chenapan. Ils s'en allèrent, ensuite, terrifiés par la démoralisation du peuple et les vices précoces de l' enfance²⁸.”

Il en est de même, pour l'alcoolisme qui est perçu généralement comme la cause principale de la corruption morale du peuple. Comme le précise Didier Nourrisson, “la peur devant la montée de la violence s'enracine dans un discours lancinant sur la décadence des mœurs où l'idéologie sécuritaire prend sa source dans une réaction puritaine devant l'évolution démographique et la peur de l'avenir. Si de nos jours, l' usage et la recherche de drogues passent pour le premier facteur de criminalité, au 19ème siècle, l' alcool qui corrompt les sens, abrutit le buveur et dissout l'interdit, devient un facteur criminogène tout trouvé²⁹.” Acquis à cette conviction et dans un tout autre style, un article présent dans les colonnes du Socialiste du Gard, vilipende la presse républicaine, responsable de colporter un discours délibérément alarmiste et inapproprié étant donné les conditions de vie de la classe ouvrière. Portant la signature univoque du “jeune exploité”, celui-ci s'adresse à un journaliste officiant au Journal du Midi:

“Tous ces sectaires ou anarchistes que tu dis en démente ou ivres, ne sont pas encore guéris. Toute cette démente et cette ivresse, d'où proviennent elles, si ce n'est de vos exploits, de vos scélératesses faites envers les déshérités (...). Oui, ils sont ivres tous les jours en pensant à toutes les atrocités qu'ils ont à subir dans votre baignoire capitaliste. Cette ivresse, ils la portent gravée au fond du coeur, comme tous les “meurs de faim”. Oui messieurs cette ivresse existe (...) et le jour où elle

²⁶ Le combat social, n°10, 25 mars 1894.

²⁷ L' Oeuvre socialiste, n°77, 28 juin 1903.

²⁸ Le combat social, n°3, 4 février 1894.

²⁹ Didier Nourrisson, Le buveur du XIXème siècle, Albin Michel, Paris, 1990.

*s'évaporer, la classe laborieuse vous aura anéanti*³⁰.”

Il est intéressant de noter que cette argumentation associe véritablement l'alcoolisme au statut de servilité dans lequel est tenu le prolétariat. A ce propos nous exprimerons brièvement deux choses:

Premièrement, de nombreux exemples contemporains et postérieurs viennent, nuancés parfois par la présence de spécificités physiologiques, accréditer cette idée: l'enfermement manifeste dans lequel les indiens d'Amérique ont été tenus, du fait de leur sédentarisation forcée dans des réserves fédérales, par une administration américaine prohibitionniste, a entraîné chez eux, une consommation massive, effrénée et excessive de l'alcool, alors que cette boisson leur était jusqu'alors inconnue³¹.

Secondement, et une nouvelle fois avec Didier Nourisson, nous dirons que de ce rapport, qu'il existe entre le développement de l'alcoolisme et l'état de servitude, dans lequel une partie de la population est maintenue, naît une situation propre à faciliter la création, pour les classes dirigeantes de conditions adéquates, à l'affermissement de leur position hégémonique, tout en participant à l'élaboration d'un nouveau discours de légitimation des inégalités sociales: *“L'image du révolutionnaire fou et ivre de sang et d'alcool sert de repoussoir de la question sociale, de cache misère au sens premier du terme. L'association alcool-désordre justifie le rapport, société de tempérance-ordre moral*³².”

Le discours sur l'alcool, surtout lorsqu'il est associé à la jeunesse constitue donc un bon étalon pour mesurer l'étalement des rapports sociaux. La haine du bourgeois, en tout cas féroce, est alimentée par l'intempérance: une fois le corps brisé par le travail, le reste de lucidité de l'ouvrier rompu par l'alcool, pousse celui-ci dans une ultime rancœur et l'emporte dans les méandres de la dépression.

c) Une élévation est-elle possible?

Il paraît donc difficile dans un contexte si limitant pour l'individu, pour que le jeune ouvrier trouve dans son quotidien, de quoi s'élever au dessus du niveau de son activité productrice répétitive. Les militants socialistes ont su puiser en eux des forces leur permettant d'accéder à un certain degré de compréhension de la condition ouvrière, mais ils font exception. Ils restent peu nombreux et la tâche est immense. Ceux-ci vont donc créer des groupes d'études, les Jeunesses d'Etudes Socialistes, dans l'intention de former des nouveaux militants gagnés à la cause pour éclairer le peuple et accélérer la constitution du prolétariat en une classe sociale, unie et consciente d'elle-même. Ceux-ci s'adressent avant tout aux jeunes et, en tant que contemporains des mouvements catholiques, ils s'inscrivent comme la réponse socialiste aux initiatives cléricales et républicaines en matière de politique post-scolaire de la jeunesse. Leurs moyens sont évidemment plus réduits, et par malchance pour l'historien, aucune revue n'est là, sur Nîmes, pour témoigner des activités des groupes. La presse locale socialiste mentionne quand même l'existence d'un de ces groupes dans la cité gardoise. Il n'est pas inutile de préciser que cette initiative voit le jour, alors même que l'ensemble de la jeunesse populaire, du fait des réformes scolaires, est passé aux cribles de l'instruction primaire, gratuite, obligatoire et laïque. Les plus jeunes militants font donc partie de la première génération éduquée à l'école de la République: ils ont pu constater par leur expérience, les aberrations engendrées par un tel système qui formate puis exclue. Il n'est pas impossible qu'ils aient pu voir des exemples d'anciens camarades de classe, qui sous leurs yeux, se sont littéralement dégradés au contact de l'usine. Cette situation aurait conforté en eux la certitude, que dans cette société pétrit d'injustices, ils avaient un rôle particulier à jouer du côté des leurs, scellant ainsi leur engagement:

“La Jeunesse d'Etudes Socialistes, qui groupe dans ses rangs tous les jeunes gens à l'esprit libre, rêvant d'une société meilleure, décidés à y travailler pour en précipiter la marche de toute la force de leur énergie naissante, s'est donnée vue de la réalisation de cet idéal, la tâche ambitieuse de faire sa propre éducation, et par là même celle de la classe ouvrière.

Pour cela les militants de l'idée socialiste les ont secondé de l'appui de leur parole et de leur savoir, apprenant à la jeunesse à discuter ses idées, l'invitant à penser d'elle-même, pour acquérir ainsi la

³⁰ Le Socialiste du Gard, n°5, 30 juillet 1887

³¹ On pourra penser de plus à la facilité avec laquelle les jeunes ouvriers se sont appropriés le surnom d'apaches.

³² Didier Nourison, Le buveur du XIXème siècle, Albin Michel, Paris, 1990

pleine conscience de ces droits³³.”

Il s'agit donc, à la lueur des doctrines socialistes, de sensibiliser et d'éveiller le peuple à un nouveau projet social. Par sa propagation, la crédibilité du militant et travailleur socialiste s'accroît aux yeux des autres ouvriers, qui sont moins tentés de répondre aux sollicitations de l'Eglise ou de l'Etat. Si l'existence de cours d'adultes à initiative gouvernementale, est attestée depuis la Restauration, leur fréquentation s'essouffle. Les Réformes scolaires ont eu un prix et les crédits arrivent ainsi à manquer: la subvention allouée par l'Etat pour développer ces cours *“tombe à 20 000 francs en 1894, contre un million et demie vingt ans auparavant³⁴”*. La concurrence de l'Eglise paraît être la seule vraiment sérieuse, même si l'anticléricalisme était fort répandu dans les couches ouvrières. Il échoit au militant de maintenir dans ses rangs la défiance envers les hommes d'église et veiller au contraire, que le corps des doctrines socialiste constitue progressivement l'ossature sur laquelle pourra s'appuyer le travailleur pour défendre ses droits. Le contenu des cours ne se limite pas à aborder les problèmes quotidiens rencontrés par le jeune ouvrier: même si leur qualité première réside dans leur proximité avec la vie quotidienne des ouvriers, ils doivent se diversifier. Il leur faut s'adapter à une audience plus difficile à fidéliser, qui par le passé a pu déjà profiter de certaines entreprises encourageantes. On ne part donc pas de rien. Ainsi en 1894:

“La bourse du travail de Nîmes a organisé des cours de langues étrangères, ces cours sont gratuits pour les ouvriers et les ouvrières. 54 élèves se sont donc inscrits en espagnol contre 18 en anglais³⁵.”

Ces initiatives si on peut les considérer comme positives, n'ont finalement qu'une portée limitée. Le journal qui rend compte des activités de la J.E.S, stoppe ses activités, un an après la publication de son premier numéro. Nous ne pouvons ensuite tenir compte de la situation du groupe d'études nîmois. Une chose paraît certaine: malgré la motivation des militants socialistes, la concurrence des patronages laïcs et catholiques se renforce et compromet, pour le moment, l'existence de mouvements de jeunesse d'inspiration socialiste sur le long terme. Le syndicat sera la voie privilégiée pour les militants, et celui-ci pour avoir toute légitimité vis à vis des travailleurs ne peut s'accommoder des distinctions d'âges.

Les caractéristiques inhérentes à la jeunesse sont encouragées dans les discours politiques. Loin de vouloir calmer les ardeurs des jeunes, il convient de les cultiver. La mièvrerie s'accommode mal avec un projet social de bouleversement de l'ordre établi. Ici, on va faire appel aux capacités d'innovations des jeunes, à leur esprit critique. L'engagement souhaité chez les militants est surtout un engagement physique qui reflète les rudes habitudes quotidiennes des classes sociales les moins favorisées.

³³ L'oeuvre socialiste, n°77, 28 juin 1903.

³⁴ A. THIERCÉ, Histoire de l'adolescent, Belin, Paris, 1999

³⁵ Le combat social, n°10, 25 mars 1894

PARTIE 2 – JEUNESSE ET RELIGION

I. Deux groupes de jeunes catholiques nîmois

Deux publications émanant de groupes de jeunes catholiques nîmois sont consultables aux Archives départementales et feront ici l'objet d'une étude respective. La première (les Tablettes) est plutôt conservatrice, la seconde (Le Semeur) témoigne de la bonne implantation du catholicisme social à Nîmes.

a) *Les Tablettes de la jeunesse catholique nîmoise*

“Avec nos camarades de la jeune armée catholique, nous nous efforcerons de consacrer tout ce que nos coeurs de vingt ans peuvent contenir, d'ardeur et de dévouement à désarmer les colères et les haines à semer un peu de bonté et d'amour, persuadés que la mousson sera une société plus chrétienne, moins égoïste. Comme par le passé nous travaillerons modestement à devenir meilleurs¹.”

Ce court texte publié en 1908, a pour nous double sens. L'auteur fait partis de la seconde génération des rédacteurs des “Tablettes” et, quatre ans après la parution du premier numéro, il est admiratif du travail réalisé par les aînés précurseurs. On peut distinguer deux périodes distinctes dans l'historique de cette publication: si les deux premières années (de l'interdiction d'enseigner pour les congrégations religieuses jusqu'à la Séparation) se caractérisent par l'enthousiasme créatif inhérent à la recherche d'un fond et d'une forme originale pour la revue, les années suivantes peuvent être définies par l'idée qu'il convient d'imiter, avant tout, le travail des prédécesseurs. Les rédacteurs vont alors chercher l'inspiration dans le souvenir de la spontanéité passée. La conjoncture n'est en effet plus la même: si la création de la revue fut indubitablement indissociable d'un contexte de luttes idéologiques, quatre ans plus tard, la situation est moins explosive. Quand l'auteur invoque avec “*ardeur*” sa jeunesse dans le but de mobiliser ses lecteurs, il s'agit moins désormais de la réaction d'un militant qui s'exprime à chaud sur une actualité brûlante, que d'un effet de style ayant pour objectif de ranimer la flamme dans le coeur des jeunes catholiques. De la même manière lorsque celui-ci emploie l'expression de “*jeunes armées catholiques*”, c'est à l'idée d'une armée non violente, à laquelle il est fait référence. A la virulence du monde qui les entoure, répond la volonté de la jeunesse catholique nîmoise de pacifier les débats, de “*désarmer les colères et les haines*”.

1) *Une pédagogie de la contenance*

Ce caractère consensuel du discours catholique est très marqué. C'est comme si, tous les propos tenus par les jeunes s'orientaient autour d'une problématique centrée sur les rapports du corps et de l'âme: Comment, en effet, concilier la gratuité dans l'effort, tant physique que moral, l'amour et la fidélité à un Dieu qui pourtant exige de soi la tempérance et la contenance? Comment se donner entièrement quand on doit se préserver des vicissitudes de ce monde, être un bon chrétien, car absolu dans sa foi, mais toujours à la recherche du juste investissement de sa personne? Cette problématique se double d'un rapport au temps spécifique. Les jeunes catholiques cherchent à reconquérir les coeurs et les esprits. Ils défendent ainsi une conception de l'histoire aspirant à l'imitation respectueuse des croyances et traditions ancestrales forgées par le christianisme. Leur mission, qui en bien des traits consiste à faire adhérer la globalité sociale à leur conception, ne se situe pas à “*l'avant garde de la société*”² mais à sa base même. C'est par l'exemple de leur moralité que les jeunes catholiques, doivent influencer l'ensemble des fidèles et des incroyants, et c'est le caractère irréprochable des écrits des rédacteurs des Tablettes, qui doit encourager la rectitude des plus jeunes d'entre eux. L'emploi de métaphore (“*semer*”, “*moisson*”) agricole se doit d'être interprété. Les jeunes, comme les plantes qui ont besoin d'un tuteur pour pousser droit, doivent être soigneusement “*cultivées*”. Toute jeunesse, vu en tant que phase transitoire d'apprentissage de l'âge adulte, mérite ainsi d'être sérieusement éduquée et encadrée: le seul végétal qu'ont abandonné à lui-même est la mauvaise herbe qu'il convient d'arracher. Les

¹ Les Tablettes de la jeunesse catholique nîmoise, n°183, 6 novembre 1908.

² La Massue,

articles que l'on va trouver dans les Tablettes sont indéniablement acquis à cette conviction. Leurs auteurs en font même oeuvres, respectant scrupuleusement les contraintes inhérentes à "ce nouvel apostolat qu'est la bonne presse"³. L'enseignement moral qu'ils ont reçu ils vont ainsi le dispenser, et par là même, faire acte de foi. En un sens ils font figure d'éducateur. Dès lors, de par leur position de médiateur, entre l'autorité ecclésiastique et les jeunes à proprement parler, leurs articles font relais à un corpus de valeurs relatives à une authentique pédagogie de la contenance.

En ce sens, les jeunes de la J.C.N, ne sont pas directement les apôtres d'une mission de reconquête des coeurs et des âmes. Représentatifs d'une nouvelle génération, qu'il faut avant tout maintenir dans l'église, les rédacteurs ont fait de leur revue, une revue fortement moralisatrice, strict reflet d'une organisation résolument encadrante:

"Les Tablettes ayant été fondées dans le but de seconder l'action de l'oeuvre de jeunesse, il est donc nécessaire que le journal s'efforce de plaire à nos sociétaires. Messieurs les rédacteurs devront donc faire preuve de la plus grande courtoisie, ils ne feront pas de personnalités dans leurs articles, la politique en sera soigneusement écartée⁴."

Comme on peut le constater, la revue s'adresse avant tout à des initiés qui participent plus ou moins directement aux oeuvres de la jeunesse catholique nîmoise. Les articles publiés ne doivent en aucun cas flatter ou exciter l'imagination du lecteur, mais plutôt l'aider à trouver du réconfort dans la modération. Contrairement aux jeunes royalistes qui sont prêts à utiliser tous les moyens pour arriver à leurs fins, les jeunes catholiques dressent un rempart devant tout propos qui pourrait apparaître comme subversif. Les catholiques affichent l'idéal d'une discipline individuelle d'ordre spirituelle, faite d'humilité, de discrétion et d'imitation, l'ego est mis de côté. La morale chrétienne est ce qu'elle est: elle pousse l'individu à lutter contre ses propres démons, c'est à dire, en l'espèce, à identifier comme telles, les propres contradictions inhérentes au tempérament instable des jeunes. Ceux-ci doivent nécessairement se contenir. L'influence des clercs est sur eux prédominante.

2) Le refus du mélange

Il peut être fort captivant pour l'historien qui s'intéresse à la jeunesse de se préoccuper du rapport de ces jeunes à la fête. Si celle-ci fait, pour les chercheurs, l'objet d'un engouement privilégié depuis la fin des années soixante, ses traits caractéristiques, avaient été sommairement définis en 1912 par Emile Durkheim⁵ : la fête, serait avant tout, le fait d'un rassemblement massif d'individus, générateur d'exaltation. Depuis, c'est comme si tous ses théoriciens⁶ n'hésitaient que trop, à appréhender le phénomène de manière systématique, la réalité révélant l'existence d'une pluralité de fêtes typiques. C'est sur l'une de ces manifestations spécifiques que, nous allons, à présent, nous pencher. Il s'agit en l'occurrence de la fête de la charité organisée à Nîmes les 13, 14 et 15 février 1904: trois articles tirés des Tablettes⁷, relatent les négociations des jeunes liées aux préparatifs de la fête. Les deux premiers textes, datés respectivement des 5 et 11 février, mettent en scène la rumeur de leur éventuelle participation aux festivités populaires:

"On dit que notre oeuvre ne restera pas indifférente aux grands préparatifs de la fête de la charité. On dit que de nombreux membres de notre oeuvre qui ont des loisirs, Dieu sait s'ils sont nombreux préparent en cachette un char, qui dépassera en splendeur tous ceux que l'on a décrit jusqu'ici. On dit enfin que ce char sera le clou de ces fêtes."

La semaine suivante:

"On dit que l'annonce de la participation de notre oeuvre à la fête de la charité a troublé quelque uns de nos lecteurs à la conscience délicate. On dit que tenant compte de ces scrupules, les organisateurs dont les intentions étaient pendant des plus louables, ont décidés de renoncer à leur projet. On dit

³ Les Tablettes, n°1, 21 janvier 1904.

⁴ Ibid.

⁵ Emile DURKHEIM, Les formes élémentaires de la vie religieuse.

⁶ On pourrait citer R.CAILLOIS, J.CAZENEUVE ou P.VEYNE et M.VOVELLE, pour les historiens qui se sont plus récemment intéressés à la fête.

⁷ Les Tablettes, n°3, 4, 5, les 5, 11, 17 février 1904.

que par suite le choral au lieu de faire retentir nos boulevards se contentera, de chanter pieusement, dans notre modeste chapelle. On dit que de cette façon, la fête carnavalesque manquera de clou, mais que nos jeunes gens ne perdront rien à ne pas participer à ces réjouissances suspectes."

Nous assistons ainsi à un retournement: au "on-dit" des jeunes a succédé le "on-dit" des adultes. Avec ironie, les rédacteurs ne font alors que relayer les obligations auxquelles ils sont confrontés. L'attitude de l'encadrement paraît ainsi bien stricte. La raison en est simple: derrière la participation des jeunes "à ces réjouissances suspectes", se profile un double enjeu. Il convient, en effet avant toutes choses, pour les clercs de conserver l'autorité morale dont ils disposent auprès des jeunes, de conserver l'ascendant dont ils bénéficient de par l'exemplarité de leur droiture. Pour cela, ils doivent soigneusement veiller à maintenir leur conception de la fête comme seule valable: les festivités carnavalesques sont la plus parfaite illustration de la corruption des moeurs des milieux populaires et, seul le modèle de la fête triste peut être, pour la circonstance, tolérée. C'est l'ampleur du rituel, tranchant avec les rites quotidiens, qui donne à la fête sa raison d'être. Le divertissement n'a donc pas à primer sur le cérémonial. Les jeunes, vont se contenter de "chanter pieusement", dans cet espace clos, fermé sur lui même, qu'est l'église, démontrant ainsi que l'aspect récréatif de la religion, est en soi suffisant ? De plus, en ne séparant pas le fils du bourgeois du peuple, on peut craindre à certaines confusions. De par leur nature, les festivités populaires, sont plutôt homogènes, les distinctions entre les individus ont ainsi tendance à s'estomper: les clercs peuvent ainsi redouter que le charme de jeunes filles peu farouches n'excite que trop durablement l'imagination de leurs protégés peu habitués à se mêler à la foule. En évitant la confrontation directe, on prévient le moindre incident, on rassure les familles.

L'encadrement a pourtant laissé aux jeunes le soin de filtrer l'information de leur participation à la fête. Les rédacteurs des Tablettes, ont ainsi pu créer de toutes pièces une rumeur et la propager. Il faut voir en effet dans ce curieux laxisme, l'effet d'une certaine volonté pédagogique: laisser la liberté aux jeunes de se mesurer aux règles sociales qui leur incombent, de par leur appartenance à la (petite) bourgeoisie nîmoise, un brin dévote. En leur laissant le soin de contourner les règles avec les moyens mis à disposition par les aînés (le journal), ceux-ci les intègrent davantage et elles deviennent naturellement les règles du jeu social bourgeois. Le troisième article de la série, daté du 17 février, passe presque inaperçu. Plus court que les deux premiers, son intérêt réside justement dans le fait, qu'il ne dément sur aucun point les prévisions des rédacteurs des Tablettes. Ces derniers vont même aller jusqu'à célébrer "*le comportement vaillant des troupes*", histoire au moins de signifier de manière cinglante leur désaccord final. On apprend en effet, que la participation des jeunes à la fête, s'est limitée principalement "*aux chants, à la prière et au recueillement*", la démonstration du manque de souplesse de l'encadrement a été faite. Il ne faut pas perdre de vue que peu d'articles parus dans les Tablettes "flirtent" autant avec les limites du respect à l'autorité. La fond même des articles est généralement aseptisé, le propos mitigé, et l'on peut se poser réellement la question d'une censure plus ou moins volontaire, de la part des jeunes. Contrairement aux jeunesses royalistes, le message distillé par la revue est rarement optimiste. L'idée fort répandue, dans les cercles de jeunes catholiques, que la jeunesse était "*la première victime des persécutions religieuses*"⁸, c'est à dire de l'effort républicain de laïcisation, montre jusqu'à quel point, certains d'entre eux pouvaient s'identifier aux clercs.

3) Un catholicisme défensif

Pour contrebalancer leur manque d'expérience, les jeunes tendent à s'appropriier l'esprit du temps. Ils sont plus perméables, plus influençables que les adultes. Il faut les protéger d'eux mêmes, comme du reste de la société. On ne se mélange au peuple que par le biais de l'institution des oeuvres, et donc par l'intermédiaire du clergé. Nous avons déjà noté l'importance de la morale individuelle enseignée. De l'uniformisation qu'il en ressort, c'est plus à une galerie remplie de miroirs, où chaque jeune peut voir, en son camarade, son propre reflet, (c'est à dire celui qui tendrait à correspondre à l'image idéalisée du jeune chrétien au caractère modeste et effacé), que le groupe de jeune, ainsi constitué, nous fait penser. Tout débordement est dûment sanctionné, les rédacteurs ne peuvent ainsi déroger à l'impératif fondamental, qu'établit l'effort toujours renouvelé "*d'éviter tout ce qui pourrait froisser la susceptibilité des lecteurs et des membres de l'oeuvre*"⁹. Ils ne peuvent ainsi pas débattre sur la place que l'Eglise se doit d'occuper, ni même s'intéresser,

⁸ Les Tablettes, n°11, 2 avril 1904

⁹ Les Tablettes, n°1, 25 janvier 1904

dans leurs articles, à la société civile¹⁰. En quatre ans, les rédacteurs dérogent une fois à ce principe. Nous proposons maintenant de raconter cette incartade.

Pour eux, l'histoire universelle, se résume à l'histoire du christianisme. Son sens réside donc dans son intention de postuler à l'existence d'une nature humaine fondamentalement mauvaise, car touchée par le péché originel. L'homme bénéficie alors de l'incertitude induite par le libre arbitre, laissant à Dieu, seul, le soin d'accorder à une frange des croyants, la grâce. Cet idéal, dans le catholicisme est atteignable pour une minorité. Les clercs sont en première ligne et leur prestige doit beaucoup à l'assurance probante qu'ils se font de leur salut. Ceux qui ont su se mettre sous l'autorité de l'Eglise profite ainsi d' "un net coup de pouce":

"Le vieux fond primitif de l'homme réapparaît toujours. C'est un admirateur de la force brutale sans pitié pour le vaincu.(...) La belle doctrine de Jésus Christ pouvait seule réagir contre ce penchant et réformer légèrement à la suite de longs siècles la mentalité humaine. Ainsi la chevalerie fut instituée par les soins de l'Eglise et la générosité était un des premiers devoirs des chevaliers¹¹."

Aujourd'hui les catholiques ont plutôt tendance à poser en tant que victime de l'ordre des choses. La chute du second empire a sonné le glas des prétentions bonapartiste, la France, fille aînée de l'Eglise est amputée de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine. Les catholiques sont donc pris dans un étai: ils doivent affronter à l'intérieur, l'offensive de républicains athées, ouvertement anti-cléricaux, et à l'extérieur, l'expansion des protestants allemands en Europe, mais aussi des anglais dans le monde. Vécu de Nîmes, cette situation s'enrichit de spécificités locales propres: La communauté protestante fort nombreuse, a mieux su profiter de la révolution industrielle et de la croissance de la ville. L'union chrétienne des jeunes gens, le mouvement de jeunesse protestant, est issu de la mouvance des unions anglaises (Y.M.C.A) est fait figure de précurseur puisqu'il apparaît dans les années 50. Le patronat protestant paraît être le meilleur allié du régime. Celui-ci est d'ailleurs illégitime: il ne s'inscrit dans la logique d'une Histoire, conçue avant tout comme chrétienne, que dans la mesure où il remplit le rôle du pouvoir hérétique et persécuteur. Celui-ci aurait courbé l'échine devant « l'antéchrist ». En tant que digne représentant d'une longue lignée d'«ennemis du catholicisme¹²», tirant leurs sources du lointain paganisme germain, Bismark est cet « antéchrist »:

"La brutale exclamation de Brennus a trouvé un équivalent terrible de Bismark quand celui-ci a dit la force prime le droit. Catholiques et français nous sommes les vaincus du moment, malheur au vaincu¹³!"

Plus loin, "Ceux sont toujours les mêmes maux que le catholicisme rencontre devant lui: la sottise, la haine, la lâcheté. Le catholicisme, en sortira, par là même grandi¹⁴."

La tiédeur des Tablettes de la jeunesse catholique nîmoise, en fait une revue stéréotypée qui ne devait pas susciter d'engouement particulier. Elle regorge pourtant, pour l'historien, de nombreux indices à disséquer et à interpréter. La platitude qui en ressort n'est cependant pas représentative de l'ensemble des publications destinées aux jeunes catholiques nîmois: à la lumière de l'étude d'une autre revue, contemporaine des Tablettes, Le Semeur, nous allons à présent pouvoir nuancer notre propos. Cette publication mensuelle, de part la variété des sujets traités, de son ancrage au niveau paroissial, et de la plus grande diversité socioculturelle de ses membres, se révèle, en effet, tout aussi à même, de nous aider à déconstruire le discours catholique global, sur la jeunesse.

¹⁰ Dans le même article, on peut lire: « *Les rédacteurs devront faire preuve de la plus grande courtoisie, (...) La politique en sera soigneusement écartée.* »

¹¹ Les Tablettes, n°13, 17 avril 1904. On ressent avec l'emploi du « *légèrement* », le sensible mépris, qu' a l' auteur pour le genre humain considéré dans son ensemble. Il s'agit ici d'insister sur l'inégalité des hommes devant Dieu, surtout pas de minimiser le séculaire effort de christianisation de l'Eglise. On notera de plus, l'allusion à peine voilée aux capitaines d'industrie protestants nîmois, qui contrairement aux « *chevaliers* », ne travaillent pas, main dans la main avec l' Eglise, pour exercer leur domination.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*

b. Le semeur, bulletin mensuel de la jeunesse catholique de Saint-Paul

La principale caractéristique du Semeur réside sans doute, dans l'abondance de l'information, liée aux préoccupations des jeunes quand à leur instruction religieuse. On discerne, bien plus nettement que dans les Tablettes, l'expression de la volonté éducatrice des clercs: plus que de conserver dans ces rangs des fils de bonne famille, il s'agit de christianiser de nouveaux adeptes, qui ne peuvent pas tous se prévaloir d'un héritage familial qui aurait plus fortement déterminé, leur vocation spirituelle. S'adressant à un public d'un âge déjà avancé - au moins seize ans - cette publication a été pensée pour prolonger la réflexion des jeunes de Saint-Paul, suscitée par l'existence de deux conférences mensuelles données par plusieurs intervenants¹⁵. Le Semeur en donne les résumés. Ce groupe de jeunes s'inscrit dans la mouvance de l' ACJF, tout en faisant l'effort de s'ouvrir à une population plus humble.

1) Gagner son christianisme

Dans le premier numéro¹⁶, un long article consacré à Louis Veuillot, mérite ainsi notre intérêt. Celui-ci est présenté comme *“un enfant du peuple”*, dont l'engagement n'avait rien de prédéterminé : *“Etant de modeste naissance, ce fils d'incroyant a conquis lui même son christianisme”*. Son parcours, évoqué à l'appui d'une biographie synthétique, fait en effet, du célèbre journaliste et écrivain, un exemple accessible à suivre par tous. A partir de cette trame, le conférencier attire l'attention du lecteur sur des points précis: il attaque les régimes politiques les plus libéraux - *“il combattit la Révolution, ennemie de Dieu, dont elle a voulu se passer et dont elle méconnaît les droits”* - et glisse dans son argumentation, un propos sur le mariage: *“C'est le bon sens de l'homme qui dirige Veuillot dans le choix de la compagne de sa vie”*. En ce début de siècle, nous évoluons dans un contexte de diffusion du malthusianisme, le renouveau du pouvoir attractif des villes, a modifié les habitudes de citadins, qui pour beaucoup, sont originaires de zones rurales. L'opprobre lancé systématiquement sur les filles-mères, est le reflet d'une réalité incontournable qui en dit long sur la confrontation qu'implique deux volontés contradictoires, celle du dressage des corps, d'une part, et celle de l'appropriation de son corps, d'autre part, stimulé par les débuts de l'émancipation féminine, et, plus généralement, par le développement notable de l'individualisme. Il incombe ainsi, à l'Eglise de veiller au maintien de la moralité des familles et à leur cohésion, de prévenir les adultères, de faire la promotion d'un mariage raisonné et stabilisateur, qui, pour le jeune chrétien, sert inévitablement de référence pour marquer le passage à l'âge adulte.

D'une manière générale, l'interdit est plus nettement exprimé dans le Semeur. C'est comme si le comportement des jeunes méritaient, qu'on veille, ici, de plus près au bon règlement de leur mœurs, qu'on exprime avec moins de parcimonie qu'ailleurs, l'attachement que l'on porte à leur égard. Il faut insister sur le fait que ces jeunes ayant grandi dans un environnement moins favorable, que les abonnés aux Tablettes, ont un tempérament plus fougueux. Les rédacteurs¹⁷ ont du coup, toujours le souci de montrer à leurs aînés, que s'ils sont quelques fois un peu turbulents, c'est sans doute par trop plein d'enthousiasme. Si l'on peut lire dans les colonnes du Semeur que *“Le dévouement, l'action virile au service de la vérité religieuse fut le devoir des catholiques de tout temps”*, c'est bien parce qu'il faut à l'image de cet exemple, s'impliquer totalement, être *“militants”*¹⁸. Les clercs doivent ainsi pousser les jeunes, pour que ceux-ci, identifient au mieux, ce qui est bien de ce qui est mal, cela n'allant pas forcément toujours de soi. L'apostolat n'est certainement pas leur mission première, ils doivent avant tout se familiariser à toutes les subtilités de la doctrine catholique. Cela implique que

¹⁵ Le Semeur, n°4, juin 1904: *«Après nous avoir rappelé l'origine de ces conférences dues à l'initiative du jeune étudiant lyonnais Frédéric Ozanam, en 1832, Monsieur de Valavieille nous en a montré les développements progressifs et indiqué les différents buts.»* La conférence date du 14 mai. Monsieur de Valavieille est avocat à Nîmes.

¹⁶ Le Semeur, n°1, mars 1904

¹⁷ L'article est intitulé *« Soyons militants! »* Il faut préciser que contrairement aux Tablettes, revue imprimée sur un papier de belle qualité, le Semeur est entièrement écrit à la main avec une application, qu'aucune institutrice ne serait, aujourd'hui, capable de susciter. L'oeuvre est en effet plus modeste.

¹⁸ Le Semeur n°6, août 1904

les rédacteurs, dans la droite ligne de l'encadrement, s'empresstent de "signaler ce qu'il y a de systématiquement négatif dans le fait même d'être incroyant" puisque "il s'agit de croire que la vie vaut la peine d'être vécue, c'est aimer cette vie et ne pas s'en remettre au juge siégeant par delà la vie"¹⁹. La position du clerc paraît donc plus enviable puisque celui-ci a fait vœu du renoncement aux plaisirs de ce monde pour assurer son salut. En lui, les jeunes peuvent voir un modèle, il se pose en tout cas, comme le véritable médiateur entre eux et Dieu, la pratique de la confession n'étant que l'aspect le plus visible d'un même phénomène. C'est par son intermédiaire, que les jeunes pourront à la manière de Veillot "gagner leur christianisme".

2) Le roman comme illustration du développement de l'individualisme

Si l'on s'interroge sur la nature de la position catholique, face à ce qu'on pourra communément nommer le développement de l'individualisme, l'examen approfondi du rapport que porte la jeunesse aux romans peut constituer un bon point de départ. Le roman se lit, en effet seul. Il pousse à l'introspection par l'intériorisation qu'engendre la lecture solitaire. Il peut aborder les sujets les plus variés, faisant, le plus souvent, l'étalage minutieux des caprices de la nature humaine: en contant généralement l'histoire d'un personnage, lié au lecteur par de puissants processus d'indentification, le roman tend inévitablement, pour la période qui nous concerne, à porter ombrage à la pensée dominante. Il apparaît être le support le mieux désigné, le plus pratique à manier, pour expliquer le dérèglement des mœurs, observé chez les jeunes.

Les conférences données à la jeunesse de la paroisse de Saint-Paul, abordent justement, par deux fois ces sujets²⁰. Sur le premier numéro, on peut ainsi trouver le condensé d'un exposé "proposé par Monsieur le curé". Celui-ci en profite pour donner sa propre version de l'histoire de la littérature²¹, stigmatisant les écrivains libéraux ou précurseurs ("le 18ème siècle a donné des romans, certes spirituels, relativement bien écrits, mais immoraux"), au profit d'auteurs, plus réactionnaires ou attachés aux traditions: "Monsieur le curé ne peut s'empêcher de nous dire en des termes émus, quel enthousiasme il éprouvait lorsque aux années de sa jeunesse, il lisait et relisait les martyrs de Chateaubriand ». Il distingue quatre types de roman pour le 19ème siècle: le roman descriptif, psychologique, patriotique et social. Pierre Loti, Paul Bourget²², René Bazin et Tolstoï, sont cités en exemple, pour illustrer cette typologie. Si Tolstoï a pu tenter, dans certains de ces écrits, de concilier socialisme et christianisme, ce n'est pas le cas d'un Zola: "Monsieur le curé regrette ainsi que la note immorale se glisse ou domine les ouvrages de ce genre en France plutôt qu'à l'étranger".

La lecture attentive du clerc, rentre donc bien dans notre propos. Pour lui, le roman psychologique, en décrivant les démons intérieurs de son héros, et le roman social, en promouvant et légitimant les valeurs égalitaristes, participe partiellement, sur le plan du discours, à discréditer l'idée que le groupe doit nécessairement primer sur l'individu. Celui-ci doit donc être maintenu à sa place afin de conserver la société en l'état, dans son idéal de fixité. L'individualisme anarchiste, comme les socialismes, s'attaquent en premier lieu à cette conception: il est nécessaire de renverser l'ordre social, car celui-ci, injuste, est fondé sur des antagonismes tels, qu'ils paraissent même, pour la doctrine chrétienne, injustifiable. L'Eglise en tant que volonté normative, propage sa propre morale, afin de préserver sa version de l'harmonie sociale, contribuant ainsi à entretenir, la permanence des rapports entre les individus: historiquement, l'idéologie catholique, en terme d'organisation sociale trouve sa source dans la construction médiévale du concept de chrétienté. Rome se retrouve maintenant confronté, après plusieurs schismes, à la concurrence redoutable d'un autre modèle, celui de l'Etat Nation. Ayant perdu la bataille sur le champ politique, il lui reste le poids de son autorité morale

¹⁹ Le Semeur n°4, juin 1904. plus loin, l'auteur parodie les aspirations laïques au regard des vertus chrétiennes:(être laïque), « c'est avoir la charité, c'est à dire l'amour des hommes, l'espérance, c'est à dire le sentiment qu'un jour viendra où se réalisera les rêves de justice et de paix, la foi, c'est à dire la volonté de croire à la victorieuse utilité de l'effort perpétuel. »

²⁰ Le Semeur n°1 et 7, mars, septembre 1904.

²¹ Nous sous-entendons bien sûr, qu'il s'agit là, d'une vision des choses, communément partagé par les membres de l'Eglise.

²² « Paul Bourget, malgré sa renommée a un style des plus frivole, sa langue est creuse. » Monsieur le curé fut, semble t-il, plutôt inspiré sur cette remarque.

et sa capacité d'adaptation qui a, le long des siècles fait ses preuves. Le succès des mouvements de jeunesse illustre cette volonté de modernisation: l'Eglise, au début du siècle, se doit plus que jamais, de séduire les fidèles, et de laisser l'initiative à des laïcs déterminés. Les sujets des conférences peuvent être ainsi proposés par les jeunes. De toute manière, l'objectif visé étant de susciter intérêt des membres de l'oeuvre, on parle avant tout de ce qui leur tient à coeur. En l'espèce, le prêtre n'ignore pas qu'il a affaire à une audience avide de savoir et déjà fidélisée aux romans. Il convient malgré tout, de tempérer les ardeurs de la jeunesse, en jouant le rôle attendu de lui, par les jeunes eux-mêmes. Ainsi sa conclusion, rapportée par les rédacteurs d'une manière quelque peu ironique, consiste à atténuer au maximum, le reste de charges subversives, que contiendrait encore, son propos:

"Le roman pénètre partout. Il faut se mettre à l'abri de ce qu'une telle influence pourrait avoir de funeste. Mais quoi, le bon roman, c'est dans notre vie, qu'il faut le faire! Telle fut l'heureuse morale que fraternellement nous développa, notre vénéré conférencier.

3) La tradition confrontée à la modernité: l'action et la mélancolie

Le caractère systématique des réponses du clerc, s'il a pour but de confirmer les jeunes dans leur foi et leurs choix, a le don d'agacer certains d'entre eux, qui moins tièdes que leurs condisciples, entendent passer les discours qui leur sont tenus, au crible d'un esprit critique, qui par bien des aspects, est entretenu par la relative liberté d'expression, régnant au sein de l'oeuvre. A travers trois exemples, nous allons pouvoir, ainsi observer comment une frange minoritaire du groupe de jeunes, trouvant des "alliés" dans la rédaction du Semeur, va durant quelques semaines, formuler questions déplacées et requêtes "audacieuses", au curé:

"Comment concilier la nécessité de la Foi avec la possibilité du salut pour tous les hommes?

.D'où vient le pouvoir ?

.Quelle est l'origine de l'homme²³ ? "

La première question²⁴ est certainement la plus subtile, les deux autres appelant inévitablement à la même réponse: Dieu. Elle s'inscrit, en effet, dans un contexte local, qui voit la tendance calviniste, fortement majoritaire dans la communauté protestante nîmoise, postuler à la prédestination, dans son acceptation la plus intransigeante. La possibilité du salut pour tous les hommes, y est ainsi, niée. Pour éclairer le récit, donnons la parole au rédacteur du Semeur:

"L'idée première (de poser cette question) était venue de l'un d'entre nous, qui au cours d'un voyage à travers les livres, vit cette question présentée sous forme d'objection par J.J Rousseau".

C'est donc bien le signe que, premièrement, bien des lectures, jugées amORAles par Mr le curé, sont connus des jeunes, et que secondement leur influence est assez importante pour qu'ils puissent se permettre d'exprimer si explicitement leurs doutes. La réponse du curé se fait ainsi paradoxale:

"A une âme honnête et droite, réellement hors d'atteinte de la prédication, il est théologiquement certain que Dieu enverra une révélation intérieure."

On ne peut contester que le but de la prédication, surtout lorsqu'il s'agit de cet apostolat moderne, que constitue l'encadrement d'un groupe de jeunes, vise essentiellement à la surveillance des moeurs. Etre hors de la prédication, donc pas encadré, c'est ne pas pouvoir bénéficier du concours de l'Eglise, pour s'assurer de son salut. Autrement dit, seul un chrétien qui s'ignore, peut espérer avoir droit à une manifestation divine, éclairant par la suite, sa vie terrestre. Pourtant sans avoir une connaissance précise du dogme catholique et sans participer aux rites imposés par les "marchands de salut", il devient bien difficile d'avoir un mode de vie, en conformité avec l'idéologie morale chrétienne: ce qui est "théologiquement certain" est ainsi démenti sociologiquement, puisque cela postule à une simple égalité spirituelle des hommes à la naissance. Le fait même de vivre, ramène ainsi, cette égalité au rang d'un potentiel qui, sans l'aide de l'Eglise, est voué à ne jamais s'exprimer.

Pour nos deux autres exemples, les réponses du prêtre se font plus fermes: pour expliquer l'origine

²³ Le Semeur n°5 et 6, juillet, août 1904

²⁴ L'abbé Picard, qui tenait conférence l'avait noté: « c'est une question ardue, qu'on ne peut cependant pas s'étonner de devoir traiter devant des jeunes. »

du pouvoir, il expose succinctement la théorie du contrat social et celle de l'évolution. Toutes deux avancent, que ceux sont les hommes qui ont créé l'autorité, ayant du coup la possibilité " *de la détruire quand il déplaira de la supporter.*" La théorie catholique n'a pas cette inconvénient puisque " *tout pouvoir vient de Dieu* " : " *elle a le grand avantage de refuser à l'homme le droit de s' y soustraire quand il lui plait.*" L'organisation sociale ainsi légitimée, il devient impossible de se dérober à une réalité qu'on ne peut remettre en cause, il faut donc, obéir à son supérieur, car il tire son autorité de Dieu, qui a souhaité lui même cette inégalité. Ne sommes nous pas cependant, tous des fils de Dieu, égaux devant son intervention générique?

"Qu'après de multiples évolutions le singe se soit retrouvé homme, ce double fait, reste inexplicable et inexplicable. Comment le premier être a-t'il pu se produire en dehors de tout acte créateur? Tous les sophismes accumulés ne pourront jamais prévaloir, dans un esprit droit contre ces deux consolantes propositions: Dieu, au commencement a créé la terre et le ciel, l'homme vient de Dieu et l'homme l'a fait à son image."

On assiste donc, au développement d'un discours qui insiste particulièrement sur la nécessité de maintenir l'ordre dans la société. L'idée de progrès est étrangère à l'idéologie catholique. L'idéologie républicaine, en s'appuyant sur le positivisme, autorise elle même, une mobilité sociale conditionnée, favorisant l'ascension sociale des individus. Il y a donc deux camps: ceux qui sont attachés aux traditions, et ceux qui les remettent en cause. Le discours catholique est ainsi naturellement défensif:

"Tandis que les ennemis du Christ, proclament qu' ils auront raison de lui, et que déjà il est expirant (...) les vrais catholiques, doivent tous chercher leur poste de combat et y rester pour la défense de leur foi: patrons à la tête des ouvriers, maîtres à la tête de leurs familles ou de leurs serviteurs, savants à la tête du mouvement intellectuel orienté vers la vérité, hommes d' oeuvres à la tête du mouvement de justice et de charité."²⁵

Cette position conservatrice est de plus en plus difficile à tenir devant les attaques insensées des " *ennemis du Christ* " : la France vient de rompre ses relations diplomatiques avec le Vatican, le 30 juillet. Le 4 septembre, au congrès radical de Toulouse, Emile Combes déclare la Séparation de L'Eglise et de l'Etat, comme étant désormais inéluctable. Nous disposons ainsi d'un message que le comité de la fédération des groupes d'études catholiques a adressé à Pie XIII, à l'occasion de la rupture des relations diplomatiques²⁶:

"Les membres de la Fédération des groupes d' études de la jeunesse catholique de Nîmes et du Gard, prient respectueusement son Imminence, de déposer aux pieds du Saint Père, l'humble hommage de leur filiale vénération, de leur absolu dévouement, de leur inaltérable fidélité."

Les incertitudes du présent, ont tendance à accroître les liens de fraternité entre les membres des mouvements de jeunesse concernés. Ceux-ci cherchent à inscrire l'avenir (et donc leur avenir) dans la tradition d'un passé révolu, qu'ils ne connaissent d' ailleurs que par le récit des aînés. De cette nostalgie, dont ils ont hérité ne se dégage alors aucune pulsions agressives: ce n'est pas parce que la société va mal, qu'il faut la transformer en profondeur, " *l'obscur, le modeste mais fécond apprentissage, du vrai et du bon combat, pour la France, pour l'Eglise, pour Dieu* ", consiste pour les jeunes essentiellement " *à se rapprocher les uns des autres, à étudier en commun, à se fortifier l'esprit et le coeur*"²⁷ . Il convient d'agir donc, essentiellement sur soi et sur son proche entourage. Même si l'adhésion des jeunes aux prises de position formulée par l'encyclique *Rerum novarum* (datant du 15 mai 1891) est évidente, il reste difficile d'agir efficacement à l'échelle de la société. Si la désillusion est désormais au rendez-vous, on pourra toujours se reconforter dans le culte d' un passé idéalisé, montrant s' il en était besoin, la continuité intergénérationnelle du sentiment de mélancolie, dans les discours catholiques:

"C'était un temps fait de joyeuse ardeur et d'entrain pieux (...) Notre Dieu allait au sortir de l'église, les rues s'ornaient de draperies multicolores, des tables se dressaient sur la place publique (...) Notre imagination chercherait vainement à se représenter un tel spectacle. C'en est fini depuis des années de telles fêtes! (...) En attendant de voir se lever le jour où nous essayerons de reproduire avec un enthousiasme rajeuni, les scènes que notre imagination se représente avec mélancolie, dans un passé qui s'éloigne, et qu'elle ne désespère pas, de faire revivre bientôt, prions pour que ces récits se

²⁵ Le semeur n°6, aout 1904.

²⁶ Le semeur n°7, septembre 1904.

²⁷ Le semeur n°5, juillet 1904.

transmettent toujours aussi fidèlement, aux générations qui grandissent²⁸."

En étudiant ces deux groupes nous avons pu constater les tâtonnements que connaît l'Eglise pour ce qui consiste à aller vers le peuple. Les Tablettes sont ainsi représentatives de la difficulté que connaissent d'abord les groupes de jeunes pour ouvrir plus largement leurs portes. Le Semeur, par la plus grande liberté de ton qui y règne s'apparente plus à l'image classique du patronage catholique, qui est un lieu où l'on peut aussi rire et prendre du plaisir auprès de ses camarades. La vitalité de ce mouvement confirme l'étonnante capacité d'adaptation dont l'Eglise fait encore preuve, et témoigne de la manière dont la pensée chrétienne sociale se diffusa sur le plan local.

II. Les discours des jeunes protestants à travers l'étude du bulletin mensuel de l'Union chrétienne des jeunes gens

"L'homme est désormais serf du péché par lequel (...) son esprit est tellement aliéné à la justice de Dieu qu'il ne connaît, convoite ni entreprend rien qui ne soit méchant, pervers, inique et souillé."

Jean Calvin, Sermons, 1562

La Réforme est née du décalage entre Rome et les aspirations profondes d'un nombre toujours plus grand de fidèles. Le refus de l'établissement d'une autorité ecclésiastique, nécessairement en contradiction avec le développement de la pratique du libre examen, fait, entre autre du protestantisme, un phénomène religieux, plus disposé à répondre aux mutations de la société (notamment le développement de l'individualisme) que le catholicisme. Le croyant s'y sent plus exposé aux tourments de l'existence, car si *"le salut du fidèle dans l'univers religieux catholique, était une affaire collective, se réalisant par l'intermédiaire de l'Eglise comme institution de salut, le calvinisme livre le croyant à une solitude radicale en le confrontant à un Dieu insondable, qui décide seul d'accorder la grâce à certains et de la refuser à d'autres."*²⁹ Le dogme de la prédestination constitue ainsi une rupture radicale: en conférant le statut d'irréductible élu ou de damné aux hommes, le rapport à Dieu se fait plus individuel. La véritable Eglise n'est elle pas dans le coeur de chaque croyant?

Le rapport des protestants à la morale est complètement exacerbé. Ne pouvant compter que sur lui-même, seul face à Dieu, le fidèle va, plutôt que de conclure à l'absence de sens de sa vie terrestre, les dés étant déjà joués, chercher dans le monde des signes tangibles de son élection. Par l'exercice de son métier, activité revalorisée au profit des activités dites contemplatives des prêtres, il va moraliser son activité temporelle, puis plus largement l'ensemble du cours de sa vie terrestre. Weber avait d'ailleurs noté que *"Sébastien Franck avait déjà saisi ce qui est au coeur de ce type de religiosité en observant que, la signification de la Réforme était d'imposer à chaque chrétien d'être un moine tout au long de sa vie"*³⁰. C'est dire toute l'importance du travail sur soi, dans l'idéologie protestante, d'autant plus qu'il n'y a rien dans la vie quotidienne du croyant culpabilisé qui s'apparente au rite expiatoire catholique du confessionnal.

a) Un impératif de transmission, le poids de l'héritage

Intitulé l' Union Chrétienne des Jeunes Gens de Nîmes (U.C.J.G.), la publication du groupe nîmois pour objectif de sensibiliser ses membres à un idéal simple et atteignable, à l'image de *"ceux qui ayant trop bien compris l'amour infini de Dieu, sont parvenus, au fil du temps à la plénitude de la Foi, à l'état d'hommes*

²⁸ Le semeur n°4, juin 1904.

²⁹ Isabelle KALINOWSKI, in Max WEBER, L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme, Paris, Flammarion, 2000 (nouvelle préface).

³⁰ Max WEBER, L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme, Paris, Flammarion, 2000.

*faits à la stature parfaite de Christ*³¹." Cette revue se fait le relais du mouvement de jeunesse du même nom et, est affiliée, dans la confusion des tendances sectaires, sur le plan international aux Y.M.C.A d'abord anglaises et américaines³²:

"Union au singulier, les Unions forment l'Union Chrétienne! Telle est avant tout notre épithète, sans se préoccuper des bergeries dans lesquelles se sont cloîtrées les Eglises.

*De jeunes gens ! Car ce sont les jeunes qui doivent agir sur les jeunes, c'est eux qui doivent prier, parler, diriger, travailler parmi les jeunes et réclamer leurs aînés seulement comme leurs conseillers et leurs commanditaires*³³."

L'Union donne à ses membres un statut, qui leur permet donc, d'infléchir concrètement sur le destin de leur communauté. Le groupe concerne l'élite sociale et culturelle des jeunes, reproduisant la sélection opérée par le lycée et les classes préparatoires aux grandes écoles de l'Etat. Les amitiés qui s'y tissent sont durables et servent les carrières professionnelles (à venir) des membres. L'objectif premier de l'Union, ne consiste cependant pas, à établir un réseau de relation, mais à servir un Dieu pourtant insensible à la doctrine catholique du salut par les oeuvres:

"Notre but exclusif sera toujours l'édification, le développement de la vie spirituelle. Les progrès du Royaume de Dieu dans le monde, nous intéresse au premier chef, ainsi recueillons nous avec empressement, les moindres manifestations du sentiment religieux.

*La jeunesse est notre constante préoccupation, elle est toujours présente à notre pensée, car la jeunesse, c'est l'espérance de l'Eglise comme de la société. Telle est la jeunesse actuelle, telle sera la génération de demain. Nous la voudrions croyante, virile, généreuse, énergique: l'avenir de la France est là*³⁴."

L'association des protestants à l'oeuvre républicaine, l'héritage d'un modèle de reproduction familiale propre à la bourgeoisie, ont définitivement consolidé certains traits caractéristiques de l'identité protestante. Comme un fils, qui en succédant à son père, s'élève socialement, la notion de transmission est au coeur de la culture réformée. La situation minoritaire des calvinistes à Nîmes ne fait que renforcer cette tendance. L'hypothèse de la marginalité y est ainsi sévèrement proscrite. L'adhésion aux valeurs républicaines, dans la mesure où celles-ci peuvent faciliter l'ascension sociale, est fortement encouragée.

b) La prohibition de l'oisiveté, le refus du plaisir

Tous les jeunes qui, par manque d'ambition, par paresse ou par apathie, ne répondent pas aux canons des rédacteurs de l'Union sont ainsi sérieusement critiqués. L'oisiveté y est particulièrement mal vue. Celle-ci constitue la « cible » privilégiée de tous les mouvements de jeunesse:

*"Quand un jeune chrétien demeure dans la faiblesse, on s'en étonne d'abord, on s'en afflige ensuite. Si des chrétiens demeurent incapables de pourvoir à leur subsistance, s'ils sont exposés à mourir d'inanition, ceux là évidemment dérobent le temps. Ils sont oisifs et tout dépend, en eux et autour d'eux. Indifférents terrestres, ils traînent une vie sans joie et inutile, ils sont à charge à eux-mêmes et aux autres. Ceux sont les frelons du Royaume de Dieu*³⁵."

Le vrai chrétien est altruiste. Sa foi est la preuve irréfutable, qu'il est, lui aussi un messager: il doit se préoccuper de colporter la bonne nouvelle de l'Evangile au milieu des siens mais aussi des autres. La lâcheté, la langueur, l'impuissance constituent autant de signes de l'irréversible condamnation de celui qui les affiche. Il devient ainsi infréquentable, *"la famille chrétienne n'admettant pas les jeunes hommes paresseux qui demeurent à charge de leurs parents"* puisque l'impératif du maintien de l'ordre social implique *"que les enfants*

³¹ L'union chrétienne des jeunes gens de Nîmes, n°91, 10 décembre 1889

³² Voir Fabrice Cabane, l'Union chrétienne des jeunes gens à Nîmes (1852-1990), mémoire, UPV, 1990.

³³ L'union chrétienne des jeunes gens de Nîmes, n°95, 10 avril 1890.

³⁴ L' U.C. J.G de Nîmes, n°104, 10 janvier 1891.

³⁵ L' U.C.J.G n°91, 10 décembre 1889.

deviennent (irréremédiablement) adultes, les adultes des pères et des mères, les pères des vieillards riches en expérience³⁶." L'identification de la jeunesse comme étant, avant tout, une phase transitoire, au sortir de l'enfance est ici parfaitement notable, pourtant l'idée principale consiste, surtout à raccourcir au maximum, cette période d'irresponsabilité, qui prise en tant que telle n'a pas de réelle utilité. L'inaction, inconnue des Unionistes, est assimilable à une fuite du monde faisant du désœuvré, celui qui lorgne entre deux interdits moraux, symbolisés par la figure improductive du moine, et par celle plus subversive du décadent. Le matérialiste triomphant qui présuppose naïvement, à l'inaltérabilité d'une force physique et d'une vitalité intellectuelle dues seulement à son jeune âge, méconnaît les félicités qui accompagnent la vie de tout croyant. Le dévouement pour les autres paraît être ainsi la seule forme acceptable d'existence sociale. Le bonheur terrestre est une illusion. Les rédacteurs de l'Union sont là pour le rappeler:

" Il se rencontre parfois des personnes qui paraissent réellement heureuses, surtout parmi les jeunes. Riches d'espérances et d'illusions, ils entrent dans la vie, souriants, radieux; tout marche au gré de leurs désirs. Comblés de toutes sortes de biens et de dons, ils ne se rendent pas compte, combien ce bonheur est éphémère et fragile. A mesure que les années s'écoulent, la scène change, les déceptions arrivent, les épreuves surviennent et le bonheur s'évanouit. Il faut à l'homme un bonheur qui dure toujours.(...) La vie la plus fortunée est troublée par des épreuves de toute nature et, en dernière instance, la vieillesse nous apporte, avec les infirmités, le plus triste désenchantement et nous met face à la mort. Ce bonheur serait il durable qu'il est empoisonné par la crainte de le voir disparaître. Nous ne pouvons être heureux qu'à condition de ne point réfléchir, de nous distraire sans cesse. C'est ce qu'exprime le proverbe, toujours du plaisir n'est pas plaisir, et le propos du sage Salomon, la joie finit par l'ennui³⁷."

Là encore, c'est à un même "style de vie" auquel il est fait référence, et il s'agit encore, de préciser aux lecteurs, l'absurdité d'un tel choix. Non, préférer aux caprices divins, la pure satisfaction de ses instincts, privilégier à l'amour du Christ, l'amour de la vie, la recherche du bien-être par l'accomplissement de ses moindres désirs, c'est faire fausse route. Jeune, il est plus difficile de s'en apercevoir, le manque de recul ne permet pas d'apprécier à sa juste valeur, tout l'intérêt que peut avoir un individu, à marcher dans les pas de celui qui a fait de la fidélité à son Dieu son unique préoccupation. Les rédacteurs étant très insistants sur ce point, on peut se demander s'ils ne redoutent que de mauvais exemple, notamment au lycée, n'influencent que trop durement les jeunes unionistes. L'évocation de ces profils bien désagréables, point pourtant implicitement sur nombre de pages de la revue. A l'école de la République, on trouve tout de même un certain brassage social. Les protestants s'y mêlent alors, à d'autres jeunes d'horizons différents. L'Union, leur permettrait alors de se retrouver entre eux, pour cultiver une morale commune loin de la barbarie *"des victimes du vice qui comprennent les victimes de la débauche, des liqueurs alcooliques et du tabac, de l'ambition, de la jalousie, de la cupidité du jeu et de la haine"*³⁸ L'Union devient ainsi le refuge de jeunes gens, tourmentés, très sensibles *"aux maux secrets qui affligent l'humanité, et dont l'immoralité est la source unique"*³⁹, aimant cultiver l'austérité au sein d'un groupe, la recherche du plaisir ne devant en aucun cas constituer, pour ces membres, une motivation essentielle.

L'introduction progressive des jeux en Angleterre et aux Etats-Unis au sein des Unions suscite ainsi à Nîmes une vaste polémique. A l'étranger, cette introduction n'avait qu'un objectif : attirer plus largement de nouveaux adeptes. Ici la polémique enfle et les enjeux sont d'ordre moraux et non économiques. Pour au moins deux différences : premièrement l'engagement dans l'Union est indissociable d'une certaine volonté de repli sur soi. Secondement, les protestants sont ici partout minoritaires. Les Unions françaises sont comme des fiefs dressés en territoire ennemi et ne connaissent pas la concurrence d'autres formes d'organisations de jeunesse concurrentes de différences tendances comme chez les anglo-saxons.

Il faut coûte que coûte conserver les spécificités locales : l'austérité et le sérieux permettent à l'unioniste de distinguer son engagement des autres:

³⁶ *Ibid.*

³⁷ L' U.C.J.G, n°93, 10 février 1890.

³⁸ L' U.C.J.G, n°80, 10 janvier 1889.

³⁹ *Ibid.*

"Il semble que ces deux mots: jeux et Unions soient incompatibles. Si l'Union a pour but d'amener la jeunesse à Jésus, je me demande comment l'introduction des jeux dans les réunions pourra concourir à produire cet effet. La joie du monde dessèche l'âme et la détourne de Dieu, la joie chrétienne humilie et sanctifie. Prenez garde cher amis, qu'au lieu de christianiser les mondains, vous ne mondanisiez les chrétiens. Depuis qu'on tolère les jeux, certaines Unions ont doublé. (...) Ils établissent une confusion déplorable entre les cercles et les Unions et cette confusion éloigne certains jeunes gens sérieux- rares il est vrai- mais justement ceux qu'il faudrait conquérir à tout prix." ⁴⁰

La polémique dure quatre mois, jusqu'à ce que la rédaction, au nom de l'ensemble des jeunes, n'opte définitivement pour la solution consistant à écarter les jeux du programme de l'Union:

"Pour ce qui concerne le recrutement des membres, c'est à nos yeux une grave erreur que d'attirer la jeunesse à l'Union par l'appât de récréations plus ou moins frivoles, de soirées plus ou moins agréables." ⁴¹

La controverse a pour mérite de mettre en avant les conflits générationnels. Les plus jeunes, faisant leur entrée dans l'Union, ont des attentes concernant le fonctionnement d'un groupe qui divergent des membres anciens de l'organisation. Ceci parce que ces derniers ont le devoir de faire subsister l'Union dans le respect des principes élaborés par les pionniers locaux. Les premiers unionistes des années 50 sont aujourd'hui parents et se révèlent être toujours d'attentifs lecteurs de la revue. Le prestige de leur acte fondateur, doublé de leur autorité morale exerce l'équivalent d'un pouvoir de censure. Les pères de l'Union sont en grande partie les pères des adhérents actuels. Tout changement de cap de l'organisation apporterait un démenti à l'affirmation de la continuité intergénérationnelle contenue dans la phrase, *"telle est la jeunesse actuelle, telle sera la génération de demain"*. Le maintien de l'ascétisme de l'Union, d'une manière générale, est indissociable à la fois, de la tradition calviniste énonçant que *"l'homme est désormais serf du péché par lequel (...) son esprit est tellement aliéné à la justice de Dieu qu'il ne connaît, convoite ni entreprend rien qui ne soit méchant, pervers, inique et souillé"*⁴², et consubstantiel de la « stratégie du salut » adoptée par les jeunes croyants. Le peu d'effort consacré à rendre le groupe attractif pour un plus grand nombre consacre un processus sélectif naturel de recrues de qualité, dont la fréquentation ne peut que constituer autant de signes tangibles de l'élection des membres de l'Union. En conservant un certain élitisme dans l'organisation, on valorise d' autant son engagement, y compris aux yeux des aînés.

Quinze ans plus tard, la situation a changé, les jeux adoptés. L'Union s'est démocratisée, les animations ludiques sont tolérées, mais l'accent reste toujours mis sur la nécessité de moraliser la vie des plus jeunes, vus comme fondamentalement peu enclins à s'adonner à des activités pieuses. Finalement, malgré ces concessions à l'esprit du temps, le problème reste entier:

"A côté de nos quatre cent adhérents, combien de milliers de jeunes gens dans notre ville, sont attirés de préférence par les centres de plaisir ou de distractions malsaines.(...) Ce n' est pas une Union qu' il faudrait mais une dizaine regroupant dans chaque quartier, ces jeunes gens qui remplissent les deux cent cafés qui encombrant nos boulevards et nos rues. Notre Union a pourtant manifesté son activité en donnant de nombreuses conférences, en organisant pour ses adhérents des jeux de plein air, football, tennis, des excursions dans les sites les plus pittoresques de nos environs, des soirées littéraires et musicales." ⁴³

c) Une certaine appréhension des femmes

L'image de la femme, pour les chrétiens est longtemps restée associée à celles qui ont su compter dans la vie de Jésus Christ, Marie et Marie-Madeleine. Autrement dit, entre la sainte et la putain. A travers cette relation, il est commun d'expliquer qu'il s'est construit un modèle de société patriarcale exerçant de très fortes pressions sur les femmes et excluant violemment celles qui s'écartaient des normes. Cette citation de la revue de l'Union en témoigne :

⁴⁰ L' U.C.J.G, n°104, 10 janvier 1891.

⁴¹ L' U.C.J.G n°107, 10 avril 1891.

⁴² Jean Calvin, Sermons, 1562. Il est fait référence, bien sûr, au péché originel,

⁴³ L' U.C.J.G, 20 février 1908.

"Comme le précise Simon le pharisien, la pécheresse qui essuie avec ses cheveux, les pieds de Jésus, arrosés de ses larmes brûlantes reste toujours une femme de mauvaise vie." ⁴⁴

Un éditorial intitulé *"De la réhabilitation"* ⁴⁵ le montre aussi:

"Entourée de mille séductions, enlacée de tous côtés, séduites par les plus belle promesses, elle tombe pour ne plus se relever (...) C'est bien pire encore pour une jeune fille. En vain sa conduite sera-t-elle admirable, sa repentance sincère, elle a péché, c'est irrévocable. Elle expiera cette erreur d'un instant, par une vie sans soleil, sans joie, sans douceur. Comment un chrétien ne pourrait pas s'en sentir affligé?"

Hormis, l'Union, les publications que nous avons analysé ne parlent en aucun cas des femmes ou des jeunes filles. Ce silence en dit long sur la difficulté que rencontre la société à accorder aux femmes un certain "droit" à la jeunesse. Comme le précise Tiqqun⁴⁶, la figure de la jeune fille n'incarne, qu'à partir de la première guerre mondiale, celle du citoyen modèle, en réponse à la menace révolutionnaire. Le capitalisme se rendant compte qu'il ne peut se maintenir, qu'à la condition de coloniser aussi, tout ce qui ne se trouve pas au delà de la sphère de production, va alors aller chercher ses meilleurs soutiens chez les éléments marginalisées de la société traditionnelle, femmes et jeunes en premier lieu, donnant à leur lutte pour l'intégration, l'aspect de l'émancipation:

Pour ce qui nous concerne, nous tentons de décrire le climat ayant immédiatement précédé cette mutation. Il n'est donc pas étonnant de trouver ce type de discours, dans une revue animée par des jeunes protestants, tant il est facile d'y déceler l'expression de traits caractéristiques des mentalités réformées. Pour autant ce puritanisme coexiste avec certaines tendances libérales qui tiennent aussi à la situation locale.

A Nîmes, les jeunes de la bourgeoisie protestante se côtoient au sein de l'Union entre fils des grandes familles industrielles ou commerçantes qui détiennent le pouvoir économique, politique et religieux. Les filles présentes dans leur environnement sont en petit nombre. Elles se trouvent dans une position centrale, puisque c'est avec elles que s'accomplit le jeu des alliances nécessaire à la continuité générationnelle. Conscientes de l'enjeu planant autour d'elles et, favorablement instruites de l'émergence d'une pensée féministe en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, elles ont pu influencé les garçons (les soeurs, leurs frères; les mères, leurs fils) qui absorbés par une vie monacale (le lycée en semaine, puis le groupe de jeunes, le dimanche), sont peu enclins à suspecter l'immoralité de leurs intentions.

On peut ainsi apprécier dans l'Union, la volonté de rapprochement qui s'esquisse entre les sexes:

"Combien n'avons nous pas connu de ces jeunes gens qu'une faute légère, accompagnée de milles circonstances atténuantes, avait amené devant le juge pour être flétris par la loi. Désespérant de remonter le courant, ils se sont laissés aller à la dérive et sont descendus dans le gouffre qui les attirait. Il est plus grave encore d'abandonner une jeune fille, à elle même, sans sourciller. Le jeune chrétien qu'il y a en nous, ne voit il pas tout le pharisaïsme contenu dans un tel acte? Il pourrait s'agir pourtant bien, de la future mère de nos enfants, de notre soeur, à qui l'on retire toutes chances, en organisant son éloignement de Dieu." ⁴⁷

L'année suivante, le propos se fait plus explicite. S'il est question de construire une civilisation plus paritaire, c'est pour collaborer à la pénétration des valeurs individualistes. L'égalité ne pourra se faire que si l'on facilite l'accès des femmes, aux professions supérieures. En leur permettant de mener des études similaires aux hommes, elles gagneront de plus un certain le droit à la jeunesse. Il ne s'agit pas d'entamer un processus

⁴⁴ L' U.C.J.G, n°80, 10 janvier 1889.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ TIQQUN, Premiers matériaux pour une théorie de la jeune fille, Paris, Mille et une nuits, 2000. *"Jeunesse et Féminité hypostasiées et refondées en Jeunesse et Féminité, se trouveront dès lors élevées au rang d idéaux régulateurs de l'intégration citoyenne. La figure de la jeune fille réalisera l'unité immédiate, spontanée et parfaitement désirable de ces deux déterminations."*

⁴⁷ L' U.C.J.G, n° 81, 10 février 1889.

plus radical en se penchant sur le sort peu enviable des femmes dans les milieux populaires:

"Nous croyons que la femme est tenue injustement dans un état légal et social d'infériorité, et qu'elles devrait être admise aux professions libérales et industrielles comme l'homme. Espérons que ce vœu pieux sera un jour réalisé, nos camarades américains, anglais, suédois, suisses ou allemands ne nous montrent-ils pas déjà l'exemple⁴⁸ ?"

Même si l'inégalité des sexes est une preuve manifeste du manque de fraternité, qu'engendrent des rapports sociaux inadéquats, les aspirations égalitaristes dans la société doivent être tempérées. Il convient de ne pas laisser dire n'importe quoi, à n'importe qui, spécialement aux femmes, et surtout de veiller à la bonne moralité de l'ensemble. L'émancipation féminine ne peut se faire que dans un cadre pré-établi par les hommes, les femmes ne pouvant aspirer qu'à devenir, sur certains points, des égaux désincarnés. Tout ce qui mettrait l'accent sur ce qui différencie inévitablement la femme de l'homme -son corps, comme son imaginaire, ses fantasmes- est rigoureusement rejeté. Dans un sens, le développement des revendications féministes puise sa vigueur au fond d'un puits de débauche. La femme est aussi, celle qui trompe et qui s'achète. La liberté d'expression n'ayant jamais été aussi grande, l'attractivité de la femme constitue finalement un *"danger permanent pour la jeunesse de notre temps"*:

"Qu'on prêche la fraude pieuse, les erreurs les plus grossières, c'est permis. L'exposition de l'idée ne corrompt que ceux qui l'adoptent, tandis que l'image voluptueuse corrompt ceux qui la détestent; l'action de l'image obscène lui fait inévitablement violence. Au nombre des grandes provocations de la débauche, il faut citer la pornographie que la France fait pénétrer dans nos cafés-concerts, les déjections littéraires." ⁴⁹

La hantise du péché de chair, se lit bien à travers cette édifiante évocation. On notera, le désir, nettement affiché par les rédacteurs, de protéger leur intimité et leur imaginaire de représentations trop abruptes (fondamentalement évocatrices de leurs incapacités à sublimer leurs visions de la sexualité ?) La sexualité demeure acte procréateur. Le refus du plaisir trouve son exécutoire dans la négation de du plaisir sexuel, *"les victimes du vice"*, devenant ainsi les premières responsables de l'immoralité publique.

La référence incontournable est le mariage. Celui-ci apporte la stabilité et entraîne la modération des ardeurs. Pour beaucoup d'unionistes, l'adolescence est belle et bien passée, et ceux-ci sont aujourd'hui des jeunes adultes, en âge de s'unir à quelqu'un pour la vie. L'intégration réussie dans la société ne peut se faire sans le choix judicieux de la bonne compagne, celle qui sera fidèle et aimante jusqu'à la fin de sa vie. Mais avec le mariage, c'en est fini de la jeunesse. Il y aurait donc comme une contradiction à faire dans une revue de jeunes comme l'Union, l'apologie du mariage: entre le confort du domicile conjugal et son travail, l'ancien unioniste n'a que peu de temps à consacrer à ses anciens camarades du groupe de jeunes. Dans un éditо intitulé *"à nos chères lectrices"* ⁵⁰, les rédacteurs s'adressent à tous ceux qui se sont, une fois marié, désengagés de l'Union:

"Dès, que l'un de nos amis arrive à un âge où son expérience de la vie pourrait nous être des plus profitables, il disparaît de la circulation. Il disparaît, Madame qui me lisait, et c'est un peu de votre faute. Il disparaît quand même lorsque vous apparaissez dans son existence, et c'est pourquoi il semble qu'il y ait antagonisme entre vous et nous, ce qui est absolument inexact, j'en suis sûr, et vous aussi. La preuve c'est que nous sommes tous deux d'accord pour reconnaître que Monsieur votre mari est le plus charmant garçon de l'Univers, qu'il manifesta la clairvoyance la plus distinguée, en faisant de vous la compagne de ses jours. Et alors madame, puisque nous sommes tellement d'accord, ne permettez vous pas que nous bénéficions un peu de toutes ces richesses (...) Seriez-vous assez gentille pour dire à votre mari, quand il rentrera ce soir de son ouvrage : " Mon chéri, pourquoi ne vas tu plus à l' Union?" Vous resterez seule, mais vous aurez accompli une bonne action."

L'auteur feint donc de s'adresser aux femmes, alors que de toute évidence, ce texte situé en première page du bulletin mensuel, sera lu par les hommes. Derrière ce procédé se cache le refus des unionistes d'accepter totalement le fait, que pour certains la page est bien tournée. En cela, on sent bien la volonté de

⁴⁸ L' U.C.J.G, n°100, 10 septembre 1890.

⁴⁹ L' U.C.J.G, n°109, 10 juin 1891.

⁵⁰ L' U.C.J.G, n° 122, 10 juillet 1892.

prolonger la jeunesse, qui apparaît alors surtout comme corrélative d'une situation de célibataire, qui plus ou moins bien vécue.

On trouve de nombreux traits communs dans ces revues: l'exigence de la discipline individuelle, la hantise de la confrontation avec la jeunesse non engagée et le monde des incroyants, le refus ou du moins le scepticisme, quand aux notions de progrès et de modernité, le sentiment que le présent ne peut qu'offrir de basses satisfactions matérielles, les blessures qui sont le fait des attaques incessantes des non croyants. A vrai dire, ces groupes servent pour les jeunes de refuge, ils sont le lieu où l'on peut louer Dieu sans crainte des quolibets et en toute sérénité. En cette fin de siècle, le christianisme est en perte de vitesse et il faut donc la défendre à tout prix. Cette responsabilité s'acclimate mal avec les ardeurs d'une jeunesse par nature fougueuse et offensive. Il ressort alors de l'étude de ces trois publications, l'idée que celle-ci ne peut prétendre à avoir une existence sociale légitime, qu'à la condition de canaliser ce trop plein d'énergie pour le bien commun. La haute moralité des adeptes des groupes de jeunes constitue ainsi leur bien le plus cher. L'engagement des jeunes chrétiens est aussi cérébral qu'il pouvait être physique chez les jeunes royalistes et socialistes. A deux types d'activismes répondent donc deux manières de valoriser la jeunesse.

PARTIE 3 – JEUNESSE ET SOCIÉTÉ

I. Le positionnement des jeunes face à un problème de société: l'exemple de la laïcisation de l'enseignement primaire

"Lorsque toute la jeunesse française se sera développée, aura grandi sous cette triple étoile de la gratuité, de l'obligation et de la laïcité, nous n'aurons plus rien à craindre des retours du passé, car nous aurons pour nous en défendre(...) l'esprit de toutes ces générations nouvelles, de ces jeunes et innombrables réserves de la démocratie républicaine, formées à l'école de la science et de la raison, et qui opposeront à l'esprit rétrograde l'insurmontable obstacle des intelligences libres et des consciences affranchies."

Jules Ferry, la Revue pédagogique, 1882

"Le vrai ciment du parti républicain, réside dans la commune volonté de séculariser l'Etat et la vie sociale."⁴ Le problème de la laïcisation de l'enseignement apparaît, ainsi, comme l'enjeu principal de la républicanisation des esprits. L'année 1879, qui marque l'arrivée de Jules Ferry au poste de ministre de l'instruction publique, inaugure ainsi une décennie qui va voir les réalisations scolaires se multiplier. Si certaines concernent directement la jeunesse (création de l'enseignement secondaire féminin, organisation d'écoles d'apprentis), il n'y a aucun doute que la plus importante est la mise en place de l'instruction primaire, gratuite, obligatoire et laïque, d'après les lois du 16 juin 1881, du 28 mars 1882 et enfin du 30 octobre 1886.

En fondant l'école laïque, on renforce la République puisque en mettant en premier lieu, la main sur les générations nouvelles, on entame un processus de libération des consciences, tout en favorisant le progrès social. L'instruction religieuse supprimée des programmes, c'est aussi l'ensemble des croyants qui s'indignent et manifeste leur franche désapprobation. " La jeunesse au sens large apparaît ainsi comme un facteur de renouveau pour la III^{ème} République, enjeu d'avenir pour la pérennité du nouveau régime et enjeu de lutte entre catholiques et républicains. "⁵

a) La morale mésestimée

Les revues animées par des jeunes catholiques et protestants se font ainsi l'écho des publications adultes inquiètes de l'avenir du pays. Comment cette nouvelle forme d'instruction peut-elle être profitable à des jeunes qui se trouvent ainsi dans l'ignorance la plus complète de la morale chrétienne, apparaissant comme le seul gage de l'inaltérabilité des rapports sociaux? Les jeunes catholiques se chargent donc de le rappeler:

"Si l'école neutre n'est pas avec Dieu, elle est donc contre Dieu, il n'y a pas de milieu possible. C'est la doctrine catholique et nous nous y tenons fermement attachés.(...) Quand le maître donnera des conseils de morale à ses élèves et qu'il voudra donner un point d'appui nécessaire à des paroles d'une si haute portée, il ne dira plus un mot de Dieu, ni de religion. Il ne le présentera même pas comme l'une des bases de cette morale qu'il expose. Cette exclusion seule, parce que injurieuse sera une atteinte à la neutralité⁶. "

Ce point de vue est également partagé par les jeunes de l'U.C.J.G, bien que leur propos soit un peu plus nuancé. S'ils reconnaissent en effet, ce qu'il y a de positif dans le caractère obligatoire et gratuit de l'école primaire, ils en dénigrent la laïcité:

"La cause unique ce mal qui désole l'humanité et surtout notre patrie, est la corruption naturelle du

⁴ P.M BOUJU et H.DUBOIS, La Troisième République, treizième édition corrigée, PUF, Paris, 1995

⁵ A.THIERCÉ, Histoire de l'adolescence, Belin, 1999.

⁶ Le Semeur n°1, mars 1904.

coeur de l'homme (...). A nos yeux la cause la plus énergique à défendre, c'est le système d'éducation de nos enfants. Certes, on a fait beaucoup pour l'instruction de la jeunesse, mais on a rien fait pour son éducation morale. On inspire aux enfants du mépris pour toute religion, on défend même de leur parler de Dieu, sans se douter que ce silence est une profession d'athéisme. On s'efforce pourtant d'y remédier par les cours du catéchisme le jeudi, mais cela est insuffisant. L'éducation laïque entraîne la formation d'un esprit d'indépendance envers les parents, l'incrédulité des masses, la soif des jouissances matérielles. Donner aux enfants l'instruction, sans leur inculquer la piété, c'est mettre entre leurs mains une arme dangereuse⁷.

En effet, l'argument principal des jeunes engagés dans la voie spirituelle, réside très certainement dans l'idée que l'instruction seule, parce que par essence elle est essentiellement matérialiste, ne suffit pas. Ainsi la grande majorité des écoliers, vers l'âge de onze ou douze ans, est lâchée dans le monde des adultes. Influencés par les nouveaux exemples que peuplent leurs quotidiens, émoussés par la dureté des réalités de la vie adulte, ceux-ci ne peuvent bénéficier du recul, que permettrait une plus large dispense de l'instruction religieuse. De plus, l'accès précoce à la presse et aux "*déjections littéraires*" ouvertes à tous, avec le caractère obligatoire de l'école primaire, achève de donner de l'adolescent livré à lui-même, une image peu flatteuse qui contredit les intentions républicaines. De la sorte, un jeune instituteur, membre de l'Union chrétienne de jeunes gens, entérine l'idée que le développement de l'enseignement laïc à lui seul, ne pourra pas ouvrir la voie du progrès social généralisé:

"Il ne faut pas s'imaginer que l'instruction soit un instrument infaillible et civilisateur de régénération sociale: c'est une grave erreur. L'évangile seul, saisi par le coeur, possède cette puissance pour ceux qui le mettent en pratique. ⁸"

b) Effets secondaires de la laïcisation de l'instruction primaire

Avec l'interdiction d'enseigner la religion dans les écoles, on assiste à une mutation sociale: d'une collectivité avertie des vérités religieuses, on passe à la constitution d'une société nouvelle, qui "*à tous les degrés de l'échelle sociale, regorge d'individus se parant de leur impiété comme d'un diadème ⁹*". Dans de telles circonstances, la sortie de l'école apparaît comme un moment particulièrement difficile à négocier pour les jeunes des milieux populaires. L'entrée précoce dans le monde du travail donne à certains une liberté, qu'aucun adulte n'encadre. L'augmentation de la délinquance des jeunes apparaît ainsi comme la résultante d'une politique scolaire, qui en écartant la morale religieuse de son contenu, a laissé sérieusement la place à des théories qui "*définissent les caractères psycho-physiologiques de l'adolescence prédisposant à la criminalité et dessinent l'image d'un âge criminogène, sans pour autant aboutir à son irresponsabilité¹⁰*".

" Instruire le peuple est-ce infailliblement le moraliser? Depuis dix ans, en France, l'instruction s'est développée, au delà de toute conception (...) la moralité a-t-elle suivi cette marche ascendante?

De 1871 à 1875, il y a eu 155 545 affaires sur 185 855 prévenus; de 1876 à 1880, 180 806 affaires sur 212 839 prévenus; de 1881 à 1885 (époque des réformes scolaires), 187 819 affaires sur 228 129 prévenus; enfin de 1886 à 1887 (terme où s'arrête la statistique), 191 108 affaires pour 228 773 prévenus.

De 1881 à 1887, le nombre des suicides s'est accru de 55%. (...) Pour résumer en 1838, sur 100 000 habitants, on comptait 227 criminels ou délinquants; en 1887, on en compte 552, soit une augmentation de 132%. Il paraît donc plus que difficile d'établir une relation directe entre le développement intellectuel et le développement moral d'une nation.

Mais le fait le plus navrant, c'est que la relève des enfants au dessous de 16 ans donne les chiffres suivants, de 1885 à 1887: 1885, 1519 enfants, 1887, 1750 enfants (...) Il y a 15 ans, on comptait 58 enfants lettrés sur 100 coupables, aujourd'hui, on en compte 78. En 1887, on avait 3262 criminels

⁷ L' U.C.J.G, n°90, 10 novembre 1889.

⁸ L' U.C.J.G,n°95, 10 avril 1890.

⁹ Les Tablettes, n°1, 25 janvier 1904

¹⁰ A. THIERCÉ, Histoire de l'adolescence, Belin, Paris, 1999.

lettrés au dessous de 16 ans, contre 1036 illettrés (...). Ces chiffres ne doivent pas nous surprendre. On a voulu exclure des écoles, la religion, source de toute morale, et la moralité s'en est ressentie.¹¹"

En fait, ce genre de discours consiste à accréditer la thèse, dans la tradition rousseauiste, que l'adolescence constitue un âge critique. La République en donnant à tous l'instruction la plus sommaire, a considérablement élargi la notion de jeunesse jusqu' aux classes populaires et aux filles. Ainsi le thème d'une criminalité juvénile croissante est indissociable de celui de la crise de l'apprentissage résultante elle-même des nouvelles conditions induites par la nature des besoins récents de l'industrie. La dureté d'un travail en usine, de plus en plus déshumanisant, l'indépendance dont peuvent se prévaloir de jeunes ouvriers, qui contrairement à leurs aînés savent massivement lire et écrire, fonde un rapport nouveau entre ces derniers et toutes formes d'autorité. Il est également vrai, que cette crainte des jeunes, "héros de l'anarchie sociale", tient beaucoup au regard neuf, que les élites, du fait des réformes scolaires, portent sur toute une partie de la population. La presse, de plus, accentue ce phénomène en livrant à ses lecteurs, des faits divers sensationnels, confortant ainsi les opinions acquises à la dangerosité de la jeunesse. Les déclarations que nous avons pu trouver, dans les revues pour jeunes sont fortement influencées par ces descriptions grossières, sur lesquelles elles entendent fonder la probité de leurs discours:

*"Il y a quelques jours, un instituteur, dans un journal républicain dont il vaut mieux taire le nom, écrivait: "Qu'importe que la République, substituée à l'enseignement traditionnel, un enseignement rationaliste et matérialiste. La conception de la matière maîtresse de la vie me paraît autrement plus grande et consolante, que celle d'un Dieu baroque, dément et neurasthénique".
Cet enseignement prépare-t-il une jeunesse meilleure que celui qui avait pour base la responsabilité personnelle devant un juge omniprésent? Les faits quotidiens que la presse nous apporte à flots autorisent à en douter. Sans toucher à l'effrayant problème des crimes ou des suicides précoces, ni à la passion du gain sans travail, ni au goût des lectures pornographiques ou des choses basses des cafés-concert, on peut se demander quel sort sera réservé à la jeunesse qui se veut avant tout une ouvrière du bien et du progrès¹²."*

c) Contre une idée reçue: convergence des points de vues catholique et protestant

D'une manière quelque peu surprenante, la politique scolaire du gouvernement, renforce à la fois les velléités oecuméniques entre catholiques et protestants et les tendances communautaristes. L'enseignement libre trouve donc sa raison d'être et sa légitimité, en arrachant la jeunesse favorisée du déclassement introduit par l'immoralité ambiante qui règne dans les lycées publics:

"Il paraît que l'enseignement officiel ne répond pas aux vœux de bien des familles. De nombreux établissements, fondés surtout par des catholiques prospèrent à côté des lycées et collèges en décadence. Nous pourrions citer une maison de jésuites qui reçoit des élèves protestants. Pourquoi n'avons-nous pas en plus grand nombre des lycées protestants? Serions-nous incapables, dans ce siècle où la liberté et l'influence sont à qui veut les prendre, des sacrifices de nos ancêtres qui avaient créé des Académies protestantes¹³?"

Loin de rapprocher les jeunes de niveaux sociaux différents, les réformes scolaires entérinent les dissimilarités et n'aboutissent pas ainsi à unifier par-delà les distinctions, tout un groupe d'âge. Même pour les jeunes chrétiens, l'apprenti délinquant n'a aucune circonstance atténuante. Ainsi sur un sujet qui les concerne avant tout, la jeunesse favorisée épouse les moindres déclinaisons du discours des adultes, qui est aussi le discours de leur milieu. La figure de l'anarchiste se confond ainsi avec celle de la vermine, et en cela, elle paraît tout à fait en phase, avec l'image que l'on se fait d'une jeunesse d'origine populaire, qui chargée d'une hérédité lourdement délétère, cumule les vices et les perversions. Aujourd'hui, l'enseignement officiel ne prend plus soin de modérer ses ardeurs et faillit donc à sa mission prioritaire:

¹¹ L' U.C.J.G, n°98, 10 juillet 1890

¹² Le Semeur, n°4, février 1904.

¹³ L' U.C.J.G, n°92, 10 janvier 1890.

"La société est tourmentée par un mal profond et contre lequel sont impuissants les palliatifs qu'on a employé jusqu'ici. On a essayé l'instruction. Aussi a-t-on multiplié les moyens de s'instruire à tous les degrés. La criminalité s'est accrue dans des proportions effrayantes. Les débits de liqueurs qui n'étaient en France que de 348 000 sont aujourd'hui au nombre de 449 000, la corruption des mœurs est à son comble.

En effet il ne suffit pas de savoir lire, il faut avoir de bons ouvrages à lire.(...) L'instruction, à elle seule ne fait que des déclassés, grossit le rang des mécontents, fournit des chimistes à l'anarchie pour fabriquer des bombes¹⁴."

Il existe donc comme nous avons pu le remarquer, un décalage temporel entre les critiques concernant la laïcisation de l'instruction et le moment de la mise en application de la loi proprement dite. Ces discours à posteriori servent donc de justification pour expliquer l'augmentation réelle et fantasmée de la délinquance juvénile depuis les lois scolaires. Il est notable de remarquer que c'est la première génération de jeunes nîmois à avoir bénéficié de ce nouveau type d'instruction, qui s'y oppose dans ces textes. Dans le même temps, il y a occultation de certaines questions que ces mesures auraient pu soulever (notamment celle qui concerne la persistance des inégalités sociales) au profit de l'instrumentalisation d'un discours aux finalités répressives. Après coup, c'est comme si, la non immédiate efficacité des réformes scolaires constituées pour le régime, le signe de son incapacité à sublimer les antagonismes sociaux. Pourtant, comme le précise Jules Ferry, au début de notre partie, une question aussi délicate ne peut s'embarasser de vue à si court terme: une génération c'est bien court pour mesurer, ce que des siècles de maintien dans l'ignorance ont pu coûter au peuple.

De plus, la production de ces discours -du côté catholique- est indissociable d'un contexte qui amène à penser que la Séparation de l'Eglise et de l'Etat apparaît maintenant comme certaine. Il incombe ainsi de montrer les dangers d'une telle manoeuvre politique, en s'inspirant des exemples passés similaires: la laïcisation de l'instruction primaire dont a pu mesurer les conséquences, s'inscrit comme le préambule nécessaire à la laïcisation effective de la société, potentiellement bien plus dangereuse. L'anticléricalisme des républicains prenant une forme plus agressive (voir annexe), la tension monte:

"Un groupe de jeunesse républicaine voulant se payer la poire des réactionnaires, avait fait connaître par voie de presse, son intention d'empêcher la procession de Marguerittes.

Ces jeunes gens ont réussi par delà leurs espérances. Le maire de Marguerittes et toute la bande réactionnaire de Nîmes et des environs mis dans une frousse sans égale, avaient mobilisé plusieurs de ses membres pour cette croisade d'un nouveau genre. Nombreux étaient ceux qui s'étaient munis de nerfs de boeuf, afin de montrer leur courageuse attitude. Mais comme le groupe républicain n'avait fait cette plaisanterie que pour se gausser, ils ne pensèrent même pas à aller à Marguerittes. Les assommeurs furent donc seuls, furieux de ne pas pouvoir montrer leur capacité dans l'art féroce de la brutalité¹⁵."

Les discours que nous avons pu relever, sont donc dans l'ensemble très critiques à l'égard de l'élargissement de la population scolaire. Il nous donne à penser qu'une bonne partie de la bourgeoisie regretta finalement l'application des lois sur l'instruction primaire:

"Nous devons reconnaître que les seigneurs de la finance et de l'industrie ont donné aux prolétaires l'instruction qui leur a permis de connaître leurs droits et leurs devoirs de citoyens, mettant entre leurs mains des lois bien imparfaites pour les faire respecter.

Ils ont, il est vrai le regret de l'avoir donné, mais de ce temps le peuple était si ignorant! Ils pouvaient bien risquer cela¹⁶."

¹⁴ L' U.C.J.G, n° 104, 10 janvier 1891.

¹⁵ L' Oeuvre socialiste, n°77, 28 juin 1903.

¹⁶ Le combat social, n°3, janvier 1894

II. L'enseignement secondaire premier propagateur de la morale bourgeoise: l'exemple du lycée de Nîmes

“Le lycéen, suivant la formule, sera pion dès vingt ans, et le restera partout, toujours, dans les bureaux ou les académies, devant les mêmes ou devant les foules, devant la science au travail, devant la littérature en éveil, devant tous les mouvements libertaires.”

Jules Vallès, la France, 1882

Le lycée de Nîmes, bien qu'il soit en 1880 qualifié par son proviseur *“de plus petit lycée de France tant en superficie libre, qu'en superficie bâtie”*¹⁷ avant d'installer ses locaux, *“dans un vaste et beau bâtiment situé sur le Boulevard Victor Hugo, à côté des Arènes”*¹⁸ en 1887, peut être considéré comme représentatif de l'ensemble des établissements secondaires publics ayant subi l'action réformatrice du régime républicain. Il dispense un enseignement centré autour des deux filières, classique et moderne et dispose de quatre classes préparatoires *“aux écoles du gouvernement”*¹⁹ (Saint-Cyr, Ecole Normale Supérieure, Polytechnique et Centrale). *“Il s'agit en tout point d'un établissement de premier ordre, qui offre aux familles, toutes les garanties désirables et attendues d'elles, soit pour la santé des enfants, soit pour leur agrément”*²⁰.

a) Une discipline de fer

Par *“agrément”*, il faut bien entendu comprendre discipline, que cela soit celle du corps ou de l'esprit. Le lycée se veut le premier défenseur de la morale laïque, il forme l'élite de la jeunesse qui sera destinée à occuper les fonctions les plus importantes dans la société. On ne tergiverse donc pas avec l'ordre et l'autorité. La scolarité doit au contraire entraîner chez les lycéens l'intégration de ces valeurs et susciter le conformisme. Le corps enseignant se doit pourtant d'éviter le recours trop méthodique à la sanction punitive. Pourtant comme le rappelle Jean Claude Caron, cette pédagogie plus libérale connaît quelques contradictions:

*“Héritière d'une longue tradition primitive, la société du 19ème siècle est confrontée à une tension permanente entre un discours pédagogique fondé sur la responsabilité de l'individu, qui proscribit le recours systématique à la répression et l'usage strictement codifié de la punition nécessaire. En définitive, la pratique dominante est celle d'un enseignement fondé sur la punition, visant à obtenir la soumission et l'obéissance. Aucune attitude ne peut être laissée au hasard: cela signifierait le risque d'une remise en cause de l'ordre établi”*²¹.

De la même manière, lors des rares sorties *“qui sont les récompenses de la bonne conduite”*²², l'élève ne doit en aucune manière rester seul, les différences entre l'enceinte du lycée et l'extérieur sont niées: *“Hors du lycée, les élèves ne peuvent sous aucun prétexte, quitter l'uniforme, circuler seuls dans les rues, fumer et entrer dans les cafés et autres établissements analogues”*²³.

Le lycée se situe à mi-chemin entre caserne, prison et monastère. L'éveil sexuel de l'adolescent fait de lui un révolté en puissance. Il incombe donc au corps professoral de l'assommer par un trop plein de travail intellectuel, tout en négligeant volontairement les exercices physiques. Comme le note Agnès Thiercé: *“En pleine croissance, le corps n'est pas cultivé. Bouillonnant, il ne se voit offrir aucun défoulement; phobie des*

¹⁷ Lettre du Proviseur du lycée de Nîmes, au Recteur de Montpellier, 21 janvier 1880.

¹⁸ Brochure de présentation du lycée de Nîmes, 1896

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

²¹ J.C CARON, A l'école de la violence, châtiments et sévices dans l'institution scolaire au 19ème siècle, Aubier, Paris, 1999.

²² Brochure de présentation du lycée de Nîmes, 1896.

²³ *Ibid.*

pédagogues, le corps de l'adolescent est maintenu en état d'attente, d'infantilisation pour être nié, occulté²⁴."

Ainsi à Nîmes, le lycée dispose d' *"une propriété dite Mas de Ville, où se trouve un très beau parc, située à 3 kilomètres de la ville"*. Il est pourtant réservé à l'usage exclusif *"des candidats aux écoles qui y suivent des cours d'équitation²⁵"*. Les autres doivent s'en passer. Il leur est de plus interdit de cultiver des passions personnelles: *"Aucun livre, aucun écrit, aucun dessin, ne doit être introduit dans le lycée sans le visa du censeur²⁶"*.

Qu'en est-il de l'application réelle de ce règlement ? Pour y répondre, nous disposons d'une source encore inédite et arrivée depuis peu dans la série J des archives départementales du Gard. Intitulé par son auteur *"Livre-journal d'un proviseur du lycée d'Avignon, puis de Nîmes entre 1874 et 1881"*, celui contient essentiellement des informations relatives au fonctionnement administratif de l'établissement: il s'agit souvent de brouillon de lettres, destinées au Rectorat et les nombreuses ratures témoignent souvent de la difficulté rencontrée par le proviseur pour obtenir les crédits suffisants à la bonne marche de l'établissement. Au cours de la lecture attentive de ce journal, nous avons repéré une lettre adressée au recteur de l'académie de Montpellier. Elle relate certains faits insolites s'étant déroulés début 1880, ayant abouti au renvoi d'un professeur, Mr Gravet²⁷.

Ce récit est tout à fait à même de nous renseigner quand aux motivations et au choix de l'équipe pédagogique. Renvoyer un professeur est une chose assez rare dans la carrière d'un proviseur. Les lycées tiennent en effet par dessus tout à maintenir leur bonne réputation. En l'espèce, la sanction est tombée suite à la répétitivité et la violence des altercations du professeur Gravet envers un élève dénommé Chapellier, plutôt turbulent et bien connu du proviseur. Celui-ci est devenu en quelques mois le bouc émissaire de Mr Gravet. Les punitions devinrent plus fréquentes, jusqu'au jour où le proviseur remarqua que l'élève avait un oeil tuméfié. Il demanda un rapport à son professeur et écrivit ensuite au recteur pour l'informer de la situation:

*"Monsieur le recteur,
J'ai l'honneur de vous remettre une note que m'a fait tenir Mr Gravet avec prière de vous l'adresser. Cette note (...) contient en réalité l'aveu de l'imprudence qu'a commise Mr Gravet en renvoyant sur lui, selon ses dires, un livre qu'il avait par ailleurs remis à l'élève Chapellier, dans un moment d'indignation.*

Il mentionne ensuite la déposition de l'élève Southieu qui parmi d'autres accrédite la thèse du professeur: *"Mr Gravet dans un moment un peu brusque, lui jeta le livre et le toucha non pas au coude, mais à la figure. Le fait le plus blâmable est d'avoir jeter le livre, le reste est seulement imputable au hasard (...)"*

Pourtant le proviseur n'est pas dupe:

"Il ressort de ces déclarations qu'elles ont été inspirées par le professeur. Qu'un parapluie ait pu produire une exostose en angle droit (...) paraît bien plus plausible. De plus, plusieurs élèves qui déclarent aujourd'hui n'avoir pas remarqué ce parapluie, avaient été plus primitivement catégoriques sur le sujet (...). Mais ce que l'enquête a surtout constaté, c'est que les violences du mercredi soir n'étaient pas exceptionnelles. Le mardi soir, l'élève Chapellier avait été ainsi donné en spectacle, Mr Gravet lui avait en effet fait descendre les gradins plus vite qu'il ne le pouvait, et l'avait poussé derrière le tableau assez rudement. Cette scène était restée plus vivement gravée dans les mémoires que celle du mercredi, et il en résulte que Mr Gravet réprimait les écarts de l'élève Chapellier par des moyens que n'autorisent aucun règlement)"

Le fait de s'en prendre à un élève en particulier, permet à l'enseignant de gérer la discipline de sa classe. La mise à l'index d'un seul de ses élèves dissuade les autres d'enfreindre les consignes. Reste qu'il est moins grave d'infliger de mauvais traitements à un élève, plutôt que de montrer des signes d'incompétences concernant l'enseignement de sa discipline. Les coups portés à l'élève Chapellier sont donc, en eux-mêmes,

²⁴ A. THIERCÉ, Histoire de l'adolescence, Belin, Paris, 1999.

²⁵ Brochure de présentation du lycée de Nîmes, 1896.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Lettre du Proviseur du lycée de Nîmes, 29 janvier 1880.

insuffisants pour mériter une mutation. C' est le sens de la fin de la lettre du Proviseur au Recteur:

“La note qu’il m’a prié de transmettre contient aussi une autre preuve fort inattendue de la légèreté et de l’insuffisance du professeur: il écrit par deux fois le participe du verbe pouvoir avec un accent circonflexe (...). Les dépositions de ses élèves, de plus, fourmillent de fautes. Aussi, elles ne les choquent pas: il ne les comptait pour rien dans les compositions ou les versions et ne les soulignait pas toujours dans celle d’orthographe. Il me paraît ainsi fort désirable que Mr Gravet ait un successeur capable d’inspirer confiance aux familles.”

Cette anecdote a donc le mérite de nous faire prendre conscience des priorités observées par le Proviseur. La réputation de son établissement exige plus qu’il veuille aux connaissances des professeurs plutôt qu’à leur sévérité. Elle en dit long aussi sur le statut des enseignants. Ces derniers, de part la relative faiblesse de leurs revenus ne peuvent pas toujours faire le poids devant des élèves plus riches qu’eux. Les conflits nombreux, ayant opposé professeurs et élèves ne sont pas tous, comme on a longtemps cru, à sens unique. On ne fait pourtant appel aux familles que dans les cas les plus graves. Leurs interventions doivent être évitées afin de restreindre la propagation de rumeurs désobligeantes pour le lycée, et pour les familles, elles mêmes: *“La discipline surtout bienveillante, s’efforce de prévenir les fautes, en donnant aux enfants et aux jeunes gens de solides habitudes d’ordre, de travail et de subordination. Elle sait pourtant, quand il le faut, se montrer ferme; elle fait alors appel aux familles, concours qu’il ne lui est jamais refusé²⁸.”*

Dans les cas limites, la famille bourgeoise exporte donc ses codes jusque dans l’enceinte du lycée. Dans cette “affaire”, tous les faits déterminants, à l’exclusion du premier incident déclenchant, se sont déroulés dans l’ombre (corruption des élèves, enquête et lettre du proviseur, intervention familiale, décision de renvoi du professeur) et on n’a même pas songé à écouter ce que Chapellier avait à dire. L’enseignant pris au dépourvu n’a pas eu le temps de vérifier l’orthographe des dépositions de ses élèves. Il n’avait visiblement pas l’habitude de mener de si obscures tractations.

b) La morale sanitaire

Si les choix pédagogiques du lycée correspondent à l’attente des familles, il en est de même pour leurs préoccupations hygiéniques. Nombreuses, elles poussent l’administration à recourir à un important personnel médical qui doit surveiller le développement des adolescents:

“Une grande et belle infirmerie est établie dans une des belles parties de la maison. Deux médecins et un dentiste y sont attachés, et elle est visitée chaque jour par le médecin chef, accompagné du Proviseur (...). Les pensionnaires prennent un bain de pied tous les huit jours, et de nombreux bains complets (...). La nourriture est choisie avec le plus grand soin. Le menu dressé par l’Econome, n’est arrêté par le Proviseur que quand il a été approuvé par le médecin en chef de l’établissement.(...) Tous les élèves non dispensés par le médecin chef, font chaque semaine, sous la direction de professeurs spéciaux, les exercices de gymnastique prescrits par les règlements, afin d’entretenir leur bonne santé²⁹.”

En fait comme le précise Alain Corbin, ces exigences hygiénistes ne sont en aucune contradiction avec le maintien d’une discipline de fer. Ce n’est pas parce que l’on s’intéresse au corps de l’élève, et que l’on prend peu à peu conscience de ses besoins, qu’on ne cherche pas, avant tout, à juguler les passions des jeunes: *“L’hygiène corporelle encourage prudemment la toilette de propreté et l’hygiène alimentaire qui impose une complexe diététique, forment des prescriptions qui visent à ordonner la conduite de vie (...). En tout il convient d’encourager la modération, le juste milieu, de refréner les excès (...), recouvrant ainsi tous les aspects de la vie du groupe³⁰.”*

²⁸ Brochure de présentation du lycée de Nîmes, 1896

²⁹ *Ibid.*

³⁰ A. CORBIN, *Coulisses in Histoire de la vie privée*, sous la direction de P.ARIÈS et G.DUBY, Seuil, 1987.

La propagation d'un modèle hygiénique et les moyens mis en place pour satisfaire les nouveaux besoins qui en découlent, restent cependant limités aux sphères privilégiées de la société, bien que les milieux populaires aient confusément connaissance des théories scientifiques et médicales. En fait, comme le démontre le récit des mésaventures d'un jeune domestique du lycée, nommé Camille Chamborédon, ils n'ont pas les mêmes droits³¹. Ce que les familles attendent de l'établissement pour leurs enfants, elles ne l'exigent évidemment pas pour le personnel. « L'affaire Chamborédon » constitue ainsi le contre poids idéal à « l'affaire Gravet ».

Camille Chamborédon est âgé d'une vingtaine d'années et fut un temps mineur. La détérioration de son état de santé exigea pour son bien, l'arrêt de cette activité. Il devint ainsi domestique au lycée de Nîmes où surveillé de jour comme de nuit, il accomplit un travail ingrat et harassant de garçon de salle pour un salaire de misère. Il est renvoyé début janvier 1893. Onze mois plus tard, « il dépose à la Préfecture son intention d'actionner l'Etat devant le tribunal de première instance de Nîmes, à l'effet d'obtenir réparation du préjudice qu'il a éprouvé soit par la maladie qu'il a contracté le 30 décembre 1892, soit par les agissements de l'administration à son égard³². » Pourquoi cette action en justice?

Nous disposons d'un lourd dossier concernant cette affaire. Ses détails nous sont d'abord restitués par le rapport de l'Econome, son supérieur:

«Chamborédon est entré au lycée de Nîmes en janvier 1892. Je n'ai pas eu à me plaindre de lui pendant les premiers mois, mais en novembre, son service étant devenu intolérable, il fut convenu avec Mr le Proviseur, qu'il serait congédié après la distribution des étrennes du jour de l'an (...).

Le 30 décembre 1892, on plaça par mégarde, pour son usage personnel, du vin dans une bouteille ayant contenu du pétrole au préalable. Bénézol, un domestique en offrit à Chamborédon, sans le lui dire: celui-ci avala quelques gorgées, s'empara de la bouteille, s'enfuit, puis la remit au commissaire de Police.

C'est un garçon de salle, un camarade de Chamborédon, qui lui offrit la bouteille, nous ne pouvons donc pas être tenu responsable des mauvaises farces que les garçons se jouent entre eux (...).

A cause de l'état de surexcitation dans lequel le jeune Chamborédon se trouvait, nous avons cru avec Mr le Proviseur, devoir retarder son renvoi (...). Il a été congédié quelques jours après seulement parce qu'il ne pouvait plus apparaître en étude, au dortoir, ou au réfectoire, sans occasionner le désordre.

Je ne l'ai pas, comme il le prétend aujourd'hui "fait jeter sur le pavé par les domestiques", alors qu'il était sans ressource, comme il le dit mais je n'ai pas voulu qu'il circule seul dans la maison puisque il avait menacé le dépensier³³."

Le domestique a pu légitimement croire qu'on ait voulu l'empoisonner, d'autant plus qu'il a appris postérieurement que l'administration souhaitait le licencier. Il suffit d'imaginer le scandale qu'aurait suscité une pareille négligence, si un élève en avait été victime, l'Econome aurait sûrement perdu sa place. Il faut, de plus noter que Chamborédon n'est pas un garçon de table comme les autres. «Atteint depuis longtemps de troubles mentaux³⁴», celui-ci est en fait le souffre douleur des autres domestiques, ce qui le marginalise encore davantage. Les préoccupations hygiéniques ne consistent donc qu'à pallier les inquiétudes des familles concernant leurs progénitures, le petit personnel en est exempté. Ainsi lorsque Chamborédon amène la bouteille incriminée au commissaire de police, celui-ci constate avec l'aide du médecin en chef de l'établissement que l'absorption de cette mixture de vin et de pétrole ne présentait aucun risque. Le rapport dressé par Maître Beaufort, avoué à Nîmes, qui prend en charge le recours en justice du jeune domestique, stipule pourtant que Chamborédon se trouva fort diminué suite à cet incident³⁵:

³¹ Correspondances entre le lycée de Nîmes et le Rectorat (1893-1898). Dossier Chamborédon-13 pièces

³² Rapport du Proviseur du lycée de Nîmes, 7 mars 1894.

³³ Rapport de Mr Blanc, Econome du lycée de Nîmes, 4 janvier 1894.

³⁴ Ibid.

³⁵ Mémoire de Maître Beaufort, 6 décembre 1893. Fournie en annexe.

“Ses douleurs persistant, il ne suivit pendant plusieurs jours d'autre traitement qu'un régime lacté qui lui avait été conseillé, par un pharmacien, comme un calmant puissant. Cependant son état empirait tous les jours, et par les douleurs vives et intolérables qu'il supportait et était impuissant à dissimuler, il reconnut que son état était plus grave qu'il ne l'avait cru d'abord.»

Les cadres de l'administration se serrent donc les coudes, pour effacer la bavure. Le meilleur moyen pour éviter la propagation de l'affaire est encore l'enfermement de la victime, présentée comme aliénée: *“Chamborédon ne jouissant pas de la plénitude de ses facultés mentales avait été séquestré d'office dans l'asile de Montenergues.³⁶”* Un peu à la manière du mari trompé (ou trompeur) qui interne son épouse irresponsable (sur le plan juridique), la détention en asile apparaît être la meilleure solution pour se débarrasser d'un employé trop gênant. Chamborédon, assuré de l'injustice qui est la sienne s'évade pourtant de l'asile et décide de porter plainte. L'affaire remonte alors jusqu' au ministère, le Proviseur décide alors de remédier à cet état de fait:

“Depuis son évasion, ce malade avait été assez calme, ce qui avait permis de le laisser en liberté. Mais à la suite de nouveaux actes de folie le rendant dangereux pour la sécurité publique (en l'occurrence son action en justice), j'ai dû par arrêté du 11 février dernier, prononcer d'office son placement à Montenergues³⁷.”

Ce récit permet donc d'éclairer d'un jour nouveau, nos préoccupations concernant le traitement de la marginalité face au développement d'une morale bourgeoise hygiénique, qui entend s'appuyer sur le progrès médical. Il souligne aussi les limites d'application de cette morale aux classes privilégiées de la société, cautionné par l'existence d'un discours sécuritaire à double tranchant, dont la persistance a pu être observé par la suite. Le lycée est donc paradoxalement le lieu de l'expression des angoisses adultes, la pratique pédagogique faisant ainsi figure de reflet déformé des tendances sécuritaires de la société. Le développement de l'internement psychiatrique permet de refouler les angoisses liées à la nouvelle morale sanitaire.

c) Patriotisme et élitisme

Le lycée est aussi le lieu de formation des élites de la société. Pour justifier le régime draconien auquel sont astreints les élèves, il convient donc de stimuler la fierté des lycéens. Si la scolarité est difficile, le sentiment d'appartenance à un corps privilégié, doit être encouragé. L'institution des prix de fin d'année, qui s'accompagne de la remise de cadeaux aux meilleurs élèves, avec la présence des parents, répond à cette nécessité. A l'occasion de cette cérémonie, un professeur méritant, devant toute l'assemblée, tient un discours censé résumer la philosophie éducative prônée dans l'établissement, et faire le point sur ce qu' il faut retenir de l' année écoulée. Pour certains ces réjouissances couronnent l'ensemble des années d'études, ceux-ci sont alors libres de quitter définitivement le lycée.

Ainsi pour la clôture de l'année 1885, qui a vu la chute du ministère “Ferry-Tonkin” et la percée des conservateurs aux élections législatives, Mr Petit, professeur de littérature et d' histoire au lycée de Nîmes, choisit dans son discours de défendre les conceptions impérialistes des fondateurs de la République. Les républicains, qui n'ont pas su s'unir pour affronter les droites lors des élections, sont en effet tirillés par la question du colonialisme. L'opposition leur reproche *“le déficit financier, la crise de l'économie, la politique laïque, mais surtout la guerre entreprise et conduite en Tunisie, au Tonkin et au Cambodge, qui constitue une criminelle imprévoyance³⁸”*. Même Clémenceau attaque la politique coûteuse d'un gouvernement acquis au patriotisme d'expansion mondiale, lui préférant la politique du “pot au feu”, dont il semble être le premier défenseur. *“Pour beaucoup l'heure semble enfin venue de hâter l'accomplissement du grand devoir que l'histoire lui paraît avoir assigné, et qui est de restaurer l'unité brisée du territoire national. Se soumettre aux exigences de la politique d'expansion coloniale, n'est ce pas trahir l'immense espoir de Revanche³⁹.”*

³⁶ Rapport du Proviseur, 7 mars 1894.

³⁷ Ibid.

³⁸ J.M MAYEUR, Les débuts de la Troisième République (1871-1898), Seuil, 1975.

³⁹ Ibid.

Ce discours s'inscrit donc dans un contexte plutôt défavorable aux partisans de la mission civilisatrice de la France, l'enseignant prend ainsi le contre courant de l'opinion dominante. *“Dans ce climat d'affairisme colonial, le devoir des responsables politiques consiste t'il à rassembler les forces de la Nation sur le sol même de la Métropole, dans une grande oeuvre de redressement financier et militaire⁴⁰?”* Pour le professeur, il importe avant tout d'encourager les talents à s'expatrier:

*“Jeunes élèves,
Je ne suis pas allé chercher bien loin le sujet de ce discours, il m'a semblé se présenter de lui même. La causerie d'aujourd'hui s'adresse à vos coeurs plus encore qu'à vos esprits: c'est en dehors de toute préoccupation politique, une esquisse du rôle pacifique que peut et que doit jouer notre pays, et que vous devrez jouer bientôt dans les civilisations extérieures (...).
La France, dont le relèvement matériel s'affirmait au lendemain de sa défaite, et pour l'heure actuelle atteinte d'un profond affaiblissement. Sortie enfin de sa torpeur, elle devra essayer d'arracher ses enfants à leur rare apathie: elle leur inculquera l'esprit d'entreprise, leur donnera l'habitude d'ouvrir des débouchés aux marchandises, de jeter entre les continents, le lien civilisateur des échanges, de fonder au loin, par les pacifiques conquêtes du progrès de la civilisation, de petites Frances, unies à la grande par les intérêts et aussi par la reconnaissance (...). Plus que des utopies dangereuses et de vaines imaginations, les colonies sont nécessaires à la grandeur de la France (...).
Jeunes élèves, le relèvement commence. Dans cette marche en avant, quel rôle devait vous remplir? Tous, vous pouvez vous rendre utile au pays (...). Jeunes gens, ne croyez pas à la décadence de la France; croyez plutôt à la robuste expérience de sa vitalité. A quelques professions que vous vouliez vous consacrer, ô vous élite du pays, n'hésitez pas à voyager, à voir le monde, ne vous croyez pas perdus, quand vous n'apercevrez plus la fumée de la maison paternelle. Suivez l'immense courant du siècle et du progrès (...), et plus d'un d'entre vous, vaillant volontaire de la civilisation, ajoutera bientôt une illustration aux gloires récentes de sa ville natale⁴¹.”*

Le discours du professeur constitue l'un des très rares exemples d'exaltation des qualités propres à la jeunesse, que nous avons pu trouver dans nos recherches consacrées au lycée de Nîmes. L'enseignement primaire et secondaire constituent les lieux privilégiés, de la défense du colonialisme et de l'apologie d'un patriotisme tourné vers le monde extérieur: l'image d'une plus grande France revient sans cesse. Ici, ce discours se double d'un appel à l'action empli d'élitisme: c'est aux classes privilégiées, et plus particulièrement aux jeunes, de montrer l'exemple au peuple en répandant la culture et la civilisation française, hors de ses contrées. La jeunesse française, par sa vitalité et son esprit d'initiative, doit donc seconder les responsables politiques acquis à l'idée de la nécessaire extension et de l'Empire colonial. Comme le précise Raoul Girardet, la jeunesse est aussi l'âge où l'inconnu fait moins peur et où tous les rêves sont encore permis: *“La vocation coloniale a d'abord représenté pour certains, l'occasion de profits plus faciles, de carrières plus rapides, comme elle a d'abord répondu pour d'autres à la passion de découvrir et de connaître, à l'ambition de créer et de fonder (...). Dans une société assez étroitement repliée sur elle même, elle a maintenu la vision d'un certain dépassement, la persistance d'un certain rêve d'aventure et d'audace⁴².”*

Le lycée, en tant que lieu de formation des élites, fait donc fonction de véritable promoteur des valeurs bourgeoises. Si l'on peut se douter que plus les élèves montaient en grade, moins le contenu des cours faisait dans la propagande simpliste et caractérisée, il ressort de cet enseignement, que celui-ci avait pour objectif de les marquer à vie, les amenant, de manière définitive, à se distinguer en tout point du peuple. L'instruction ainsi comprise, consiste à faire fructifier les données de l'acquis: le passage au lycée fait partie intrinsèquement de l'expérience existentielle bourgeoise.

⁴⁰ R. GIRARDET, L'idée coloniale en France de 1871 à 1962, La Table Ronde, Paris, 1972

⁴¹ Brochure de distributions solennelles des prix du lycée de Nîmes, 1884

⁴² R. GIRARDET, L'idée coloniale en France de 1871 à 1962, La Table Ronde, Paris, 1972

CONCLUSION

Certaines époques sont plus bavardes quand à leur discours sur les jeunes, c' est pourquoi nous avons préféré restreindre notre étude à la période allant de la nomination de Jules Ferry au ministère de l' instruction publique à la Séparation de l' Eglise et de l' Etat: cette période est en effet extrêmement prolix pour celui qui s' intéresse à la jeunesse. Nous avons évoqué dans le basculement du regard des élites qui s' opère vers 1880, nos recherches ont pu le démontrer: vers le début des années 90, l' augmentation de la délinquance juvénile pousse les classes privilégiées à prendre en considération toute une partie de la population, qui n' avait, jusqu' à présent, peu suscité leur attention. Au début du siècle, les opposants au régime, comprennent tout l' intérêt qu' il peut avoir à utiliser les jeunes sur le terrain de la défense de l' Eglise ou des droits des ouvriers.

Ce travail s' est particulièrement consacré à l' évocation des jeunes militants. L' instrumentalisation de l' image de la jeunesse, est nettement plus perceptible dans des discours d' opposition. La jeunesse étant une période faite de contradictions, nous avons pu observer de quelles manières, on a pu utiliser des stéréotypes du type "la jeunesse est l' avenir" à des fins totalement divergentes. En essayant de leur donner la parole aussi souvent que possible, nous avons pu constater que les jeunes, dont la faculté d' innovation est généralement négligée, cherchent, avant tout un terrain favorable pour s' exprimer. Les adultes ne remplissant que leur rôle d' encadrement, ont d' ailleurs du mal à considérer les jeunes autrement que comme leurs subordonnés: les jeunes sont des adultes diminués sur lesquels s' exercent de fortes pressions sociales.

Pourtant ceux-ci, de par leur engagement entendent lutter contre cette fatalité. La formulation d' un projet social total, ne constitue t' elle pas la meilleure réfutation de leurs incapacités à affronter le monde des adultes? Il s' agit donc de comprendre les finalités de cet engagement consistant à rénover les relations entre les individus. Pour les catholiques, les réformes scolaires créent sont une porte d' accès vers la jeunesse bourgeoise. Les protestants vont puiser sans réserve et sans arrière-pensée dans les modèles anglo-saxons, de socialisation de la jeunesse: l' adhésion à la République, dans la mesure où elle facilite les ascensions sociales est encouragée, mais il ne s' agit, pour ce qui concerne les éléments les plus radicaux, que d' un consentement formel. Il est vrai que les jeunes chrétiens ne peuvent pas s' opposer d' une manière trop vive au pouvoir en place car cela est étranger à leur tradition politique: il faudra donc attendre la Séparation pour que les catholiques se dressent tous ensemble contre un pouvoir jugé persécuteur. L' action des jeunes est alors fondamentale puisque l' essor des patronages culmine au moment de cette affaire d' Etat.

Il n' en est pas de même pour les jeunes plus marginalisés. N' ayant rien à perdre, ils ont tout à gagner. Ainsi, les propos tenus par les jeunes royalistes et socialistes donnent une image de la jeunesse plus physique, moins assujettie aux refoulements de la sexualité, plus propice aux démonstrations de virilité. Ces derniers n' hésitent pas à se faire passer pour plus turbulents ou moins respectueux de l' autorité, qu' ils ne sont en réalité.

Les filles font figure de grande absente de notre étude. Les jeunes protestants s' en préoccupent, mais c' est aussi parce que les membres de l' U.C.J.G., sont plus vieux et le célibat, plus que pour les autres est la dernière chose qui maintient l' unioniste dans la jeunesse.

Il y a donc trois images de la jeunesse qui se sont esquissées au cours de notre propos:

- Celle du jeune chrétien qui porte sa jeunesse comme un lourd fardeau. Cette période difficile, faites de nombreuses sollicitations empêche son épanouissement spirituel.
- Celle du jeune lycéen, infantilisé et surprotégé, bien que l' on veuille à limiter autant que possible le développement de sa personnalité et plus particulièrement celui de sa vie affective.
- Celle du jeune marginal, dont la corruption des moeurs est si manifestement liée à sa juvénilité, qu' il justifie d' une part le régime draconien imposé au lycéen et d' autre part la distanciation, le recul du jeune chrétien.

Dans une période qui marque l' extension de la notion de jeunesse à l' ensemble des classes sociales, ces trois images, plus que de s' opposer, sont complémentaires. C' est bien à ce seul égard qu' il est permis d' utiliser cette notion, pour la période qui nous concerne, pour assimiler des acteurs évoluant dans des univers sociaux très différents.

TROIS TEXTES

Nous fournissons trois textes sans coupure en annexes. Si le premier constitue un rappel, les deux autres sont inédits. Le second renvoie, à l'idée développée dans la première partie du chapitre troisième, concernant la recrudescence de l'agressivité anticléricale à la veille de la Séparation. Le troisième, concerne l'affaire Chamborédon et donne la version des faits de ce dernier.

Le programme de la jeunesse royaliste de France

De programme politique personne ne peut en attendre de nous. Soldats d'avant garde, nous sommes tous pénétrés de cette vérité que nous avons apprise au régiment en même temps que le maniement de armes, que la discipline fait la force principale des armées.

Mr le Comte de Paris veut bien nous promettre ses conseils et sa direction, nous les suivront avec autant de respect que de soumission. Mais la discipline n'empêche pas une avant garde d'avoir des initiatives, et on peut être assuré que nous mettrons au service de la cause, non seulement notre dévouement, mais aussi tout l'entrain dont est susceptible une réunion de jeunes.

Pour remplir la tâche que nous nous sommes assignés, nous avons une double action à exercer: l'une à droite et l'autre à gauche.

A droite, il faut rallier à la monarchie tous ceux qui pensent en avoir plutôt fini avec la République, en se tenant prêts à acclamer le premier dictateur venu.

A gauche, il y a des républicains qui comment à s'apercevoir de l'état d'anarchie dans lequel se débat la France.

Le régime actuel, c'est la décadence douce sur une pente savonnée, la déliquescence selon le mot à la mode. Les républicains sont effrayés de l'avenir, ils sont non moins effrayés de la menace perpétuelle de la dictature élective, constamment suspendue comme l'épée de Damoclès sur la tête de la République. Ceux la aussi doivent revenir à nous. Nous grouperons les uns et les autres au gros de l'armée monarchique formant autour du Prince une majorité comme jamais aucun gouvernement républicain n'en a connu en France.

Quand à nous, nous défendrons les intérêts religieux, comme par le passé, non par calcul mais par conviction, de même que nous soutenons la cause monarchique, non par amour du Prince, mais par amour de la Patrie, le Prince n'accepte aucune forme de fidélité.

La Jeunesse Royaliste, juin 1894

Nous avons peur!

La jeunesse républicaine éprise d'idéal de justice et d'amour, ne jugea pas nécessaire de répondre aux provocations de la tourbe cléricale. Permettez donc, bande de réactionnaires, que celle-ci vous rafraîchisse la mémoire, et vous montre de quel côté se trouvent les fourbes et les lâches.

Sachez d'abord que cette jeunesse, ou plutôt cette fougue printanière qui vous parle a un passé plus glorieux que le vôtre. Tandis que nos pères défendaient les principes démocratiques et offraient à la pointe des baïonnettes, leurs poitrines découvertes; les vôtres aux plébiscites votaient des deux mains pour les traîtres. Avaient ils peur ces hommes, ou plutôt ces géants qui, aux appels enflammés de Voltaire, firent couler les donjons sacrilèges, et jetèrent à l'Europe, en défi, une tête de Roi. Leur jettèrent vous votre bave à la face, à ces généraux de vingt ans, qui au chant de la Marseillaise, refoulaient l'invasion et faisaient flotter le drapeau tricolore sur les vieux murs croulants du despotisme.

Fils de la Révolution, tout en répudiant aux horreurs de la guerre, nous nous dresserons toujours contre quiconque essaierait de nous barrer la route du progrès, et si demain la piétaille en révolte se ruait à l'assaut de nos institutions, on nous trouverait aux postes de combat, pour mourir s'il le fallait, pour la défense de cette liberté, conquise au prix de tant de sacrifices.

Répondez maintenant si vous osez, en attendant nous chercherons un professeur pour vous donner des leçons de morale.

A bon entendeur, salut!

La jeunesse républicaine, 15 février 1903.

Etude de Maître Beaufort, avoué à Nîmes.

Mémoire présenté à Mr. le préfet du Gard, en exécution de l' article 1 de la loi du 23-28 octobre 1790, suivant avis du conseil d' état du 28 août 1823, par le sieur Camille Chamborédon, autrefois garçon de salle au lycée de Nîmes, actuellement garçon de café, domicilié à Nîmes, admis au bénéfice de l' assistance judiciaire par décision du bureau près le Tribunal Civil de Nîmes, du 8 août dernier, ayant maître Beaufort pour avoué.

Le sieur Camille Chamborédon est entré au lycée de Nîmes en qualité de garçon de salle au mois de juin 1892. Pendant huit mois, il a très régulièrement fait son service. Le 30 décembre 1892, à la suite du repas du soir, qu' il avait pris avec les autres employés de l' établissement sous la surveillance du garçon chef, il ressentit des troubles intérieurs qui se manifestaient par des douleurs très aiguës dans la partie thoracique et abdominale. Croyant à une affection passagère et sans gravité qu' il attribuait, à l' absorption d' une mixture de vin et de pétrole, servie pendant le dîner, sur leur table, dont il ne s' était aperçu qu' après l' avoir avalée. Chamborédon se contenta de réclamer les soins d' un pharmacien et, ses douleurs persistants il ne suivit pendant plusieurs jours d' autre traitement qu' un régime lacté qui lui avait été conseillé comme un calmant puissant. Cependant son état empirait tous les jours et par les douleurs vives et intolérables qu' il supportait et était impuissant à dissimuler, il reconnut que son état était plus grave qu' il ne l' avait cru d' abord. A la date du 15 janvier seulement, il fit ce qu' il aurait dû faire le premier jour. Il s' adressa à ses chefs de service et fit connaître à Mr l' Econome du lycée l' erreur dont il avait été victime au repas du 30 décembre au soir, et les conséquences fâcheuses qu' elles avaient eu pour lui. Ce fonctionnaire au lieu de faire droit à la demande si juste de Chamborédon, et de prendre les mesures que comportait son état, l' éconduisit brutalement et lui enjoignit sous peine d' être l' objet des mesures les plus rigoureuses de sa part, de ne parler de cette histoire à qui que ce soit et d' aller reprendre son service.

Repoussé par Mr l' Econome, Chamborédon s' adressa alors à Mr le Proviseur, à qui il exposa sa situation et ses griefs et l' impossibilité dans laquelle il se trouvait de se faire soigner, ainsi que le préjudice grave, résultant pour lui, de l' affection contractée au service de l' administration. Ce haut fonctionnaire procéda alors à un commencement d' enquête et appela devant lui l' Econome et les autres domestiques, qui avaient assisté au repas du 30 décembre: Mr l' Econome insista auprès de Mr le Proviseur pour qu' il ne donnât aucune suite à ce commencement d' enquête, représentant le plaignant comme un esprit faible et un fou. Mr le Proviseur, acceptant la manière de voir de son subordonné, se dessaisit de l' affaire et chargea celui-ci d' aviser aux mesures nécessaires. Mr l' Econome renvoya à leur service, les domestiques qui avaient été appelés pour fournir des renseignements et, leur défendit expressément de s' occuper désormais de cette affaire, et même d' en parler. Il appela cependant le plaignant dans son cabinet et, lui offrit de le renvoyer chez lui aux frais de l' administration. Chamborédon refusa cette offre notoirement insuffisante et, déclara à l' Econome qu' il ne demandait qu' à être soigné et après sa complète guérison, à être réintégré dans son service. Sur cette réponse, l' Econome le congédia et le fit jeter à la porte avec ses hardes par les autres domestiques.

Privé de ressources, sans asile, éprouvant des souffrances très aiguës, Chamborédon se fit admettre à l' Hôpital pour y recevoir les soins que comportait son état. Mais là, ayant manifesté son mécontentement contre l' administration du lycée il manifesta son intention de poursuivre ultérieurement la réparation du préjudice qu' on lui avait volontairement occasionné, il fut brusquement renvoyé de l' hôpital et se vit refuser le certificat de séjour, contrairement à tous les règlements. Chamborédon crut alors, avec quelque raison, devoir attribuer à l' administration du lycée, cette nouvelle mesure de rigueur aussi injustifiée, dont il était l' objet. C' est alors que souffrant encore horriblement, dans un état de misère absolue, il essaya d' obtenir dans une certaine mesure, réparation du préjudice subi, mais il se buta toujours aux mêmes fins de non recevoir et, fut traité avec la dernière rigueur par tous les services auxquels l' administration du lycée l' avait signalé, comme un homme

dangereux et un fou.

Que c'est ainsi qu'il fut arrêté et envoyé à l'asile de Montenegues où le docteur, au soin de qui il avait été confié, le déclara absolument sain d'esprit, et coucha dans son rapport à Mr le Préfet, à sa mise en liberté.

Qu'enfin après bien des courses, des démarches infructueuses et des vexations sans nombre, ses réclamations ont été accueillies plus favorablement, et, il pu obtenir le bénéfice de l'assistance judiciaire, pour actionner l'état devant le tribunal de première instance de Nîmes, en réparation du préjudice subi, soit par la maladie qu'il a contracté, soit par les agissements de l'administration à son égard.

Tels sont, M. le Préfet, les faits qu' a l' honneur de vous soumettre le sieur Chamborédon et qui vont servir de base à l'action qu' il se propose d' intenter contre l'Etat.

Il vous prie, en conséquence, de vouloir bien prendre au sujet du présent mémoire, telles mesures qui s'aviseront.

Présenté à Nîmes, le 6 décembre 1893.

Louis Beaufort, avoué à Nîmes

BIBLIOGRAPHIE

1. Ouvrages sur la jeunesse

- .Agnès Thiercè, Histoire de l'adolescence (1850-1914), Belin, Paris, 1999.
- .Giovanni Levi et Jean Claude Schmitt, Histoire des jeunes en Occident, l' époque contemporaine, Seuil, Paris, 1996
- .Maurice Crubelier, L'enfance et la jeunesse dans la société française (1800.1950), Armand Colin, Paris, 1979
- .Jean Claude Caron, A l'école de la violence: châtiments et sévices dans l' institution scolaire au XIXème siècle, Aubier, Paris, 1999.
- .Fabrice Cabannes, L' Union chrétienne des jeunes gens à Nîmes (1852-1990), mémoire de maîtrise, UPV,1990.

2. Ouvrages sur la société du XIXème siècle

- .Dominique Barjot, Jean-Pierre Chaline, André Encrevé, La France au XIXème siècle (1814-1914), Puf, Paris, 1995
- . Jean-Marie Mayeur, Les débuts de la troisième République (1871-1898), Seuil, Paris, 1973.
- . Madeleine Rébérioux, La République radicale?(1899-1914), Seuil, Paris, 1973.
- . Philippe Ariès, Georges Duby (sous la direction), Histoire de la vie privée: de la Révolution à la Grande Guerre, Seuil, Paris, 1987.
- . Gérard Cholvy, La religion en France de la fin du XVIIIème siècle à nos jours, Hachette, Paris, 1998.
- . Jean Paul Aron, Misérable et glorieuse, la femme du XIXème siècle, Fayard, Paris, 1990.
- .Didier Nourisson, Le buveur du XIXème siècle, Albin Michel, Paris 1990.
- . Raoul Girardet, L'idée coloniale en France de 1871à 1962, la table ronde, Paris, 197

3. Ouvrages sur Nîmes

- .Jean-Michel Gaillard, Le mouvement ouvrier dans le Gard (1875-1914), mémoire, UPV, 1969.
- .Yolande Fouchard Grounelle, Religion et politique en France: le Gard (1881-1914), clivages idéologiques et conflits sociaux, thèse, UPV, 1997.

4. Revues de jeunesse

- .Le semeur, bulletin mensuel de la jeunesse catholique de Saint Paul (1904-1905), JR665.
- .Les Tablettes de la jeunesse catholique nîmoise (1904-1907), JR670.
- .L' Union Chrétienne des Jeunes Gens (1882-1909), JR 957.
- .La Massue, organe des jeunes royalistes du Gard et de l' Hérault (1893-1894), JR377.

4. Journaux

- . Le Sifflet, journal socialiste et antisémite (1886-1892), JR536
- . Le Socialiste du Gard (1887-1888), JR539.
- . Le Combat social (1894,1914), JR195.
- . L' Oeuvre socialiste (1902-1903), JR427.
- . Le Petit Méridional (1879-1940), JR 37.

5. Autre documents

- .Livre-journal d'un proviseur du lycée d'Avignon, puis de Nîmes (1874-1881), 1J1054
- .Brochure de distribution solennelle des prix du lycée de Nîmes (1885), BR3111
- .Brochure de présentation du lycée de Nîmes (1896)
- .Correspondances entre le lycée de Nîmes et le Rectorat de Montpellier (1893-1898),2T171.

TABLE DES MATIERES

Introduction, I

Partie 1 : Jeunesse et politique, 5

I - Les jeunes royalistes, 5

a) Jouer avec la peur, 5

b) Les trois temps: une avant garde au service de la restauration, 6

II - Les jeunes vus par la presse socialiste, 8

a) L'aversion du bourgeois, 9

b) La funeste influence du milieu, 11

c) Une élévation est-elle possible? 13

Partie 2 : Jeunesse et religion, 15

I – Deux groupes de jeunes catholiques, 15

a) Les Tablettes de la jeunesse catholique nîmoise, 15

1. Une pédagogie de la contenance, 15

2. Le refus du mélange, 16

3. Un catholicisme défensif, 17

b) Le semeur, bulletin de la paroisse de Saint Paul, 19

1. Gagner son christianisme, 19

2. Le roman comme illustration du développement de l'individualisme, 20

3. La tradition confrontée à la modernité: l'action et la mélancolie, 21

II - Les discours des jeunes protestants à travers l'étude de l'Union Chrétienne des Jeunes Gens, 23

a) Un impératif de transmission, le poids de l'hérédité, 23

b) La prohibition de l'oisiveté, le refus du plaisir, 24

c) Une certaine appréhension des femmes, 26

Partie 3 : Jeunesse et société, 30

I - Le positionnement des jeunes face à un problème de société:
l'exemple de la laïcisation de l'enseignement primaire, 30

a) *La morale mésestimée*, 30

b) *Effets secondaires de la laïcisation*, 31

c) *Contre une idée reçue: convergence des points de vues catholique et protestant*, 32

II - L'enseignement secondaire, premier propagateur de la morale
bourgeoise: l'exemple du lycée de Nîmes, 34

a) *Une discipline de fer*, 34

b) *La morale sanitaire*, 36

c) *Patriotisme et élitisme*, 38

Conclusion, 40

Trois textes, 41

Bibliographie, 44

Geoffroy Fauquier a 26 ans. Nîmois il est titulaire d'une maîtrise d'histoire contemporaine obtenue à l'Université Paul Valéry. Journaliste indépendant, Geoffroy Fauquier collabore notamment avec le journal *l'Humanité* et l'hebdomadaire *Politis*. L'article présenté ici est un condensé de son mémoire de maîtrise.